

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

L'aviateur Heurteaux

SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT

Par Georges LE FAURE

PREMIER ÉPISODE : SOUS LA GRIFFE DU FAUVE

I MISS CAPTAIN

— Ne trouvez-vous pas, lieutenant Rutledge, que le panorama se prête admirablement à la conversation ?

Ayant dit d'un ton un peu narquois, miss Suzan Morton sauta légèrement à bas de sa monture, avançant son compagnon qui mettait pied à terre pour venir lui tendre la main...



Lieutenant RUTLEDGE

Puis, se tournant vers un grand diable à face bronzée qui se tenait à quelques pas, la main au mors de son cheval : — L'Arbi, prends les bêtes, commanda-t-elle, et promène-les un peu... cette pauvre Tribbly est tout en sueur.

— On le serait à moins, miss Captain ; depuis « Red House » vous avez mené un train d'enfer ! C'est de ce train-là que, du temps de Cuba, M. le colonel jetait ses Roughs Riders sur les Espagnols...

Côte à côte, la jeune fille et son compagnon gagnèrent une sorte de promontoire herbu, qui s'avancait comme un éperon dans une vallée où les maïs déroulaient leur tapis d'ocre par delà de la frontière, jusqu'aux premiers contreforts mexicains.

Un beau gaillard, en vérité, ce lieutenant Rutledge ! Le torse moulé dans une chemise de couleur, les jambes cambrées dans des bottes lourdement éperonnées, à la mode des cow boys, il dressait sur des épaules larges une tête militaire que coiffait le large feutre d'uniforme : le masque, énergique, se ponctuait d'une courte moustache taillée en brosse.

Elle, élégante, d'allure cavalière, avec son grand chapeau sous lequel la profusion des boucles dorées faisait un cadre soyeux, montrait un visage fin qu'éclairaient des yeux bleus, pleins de hardiesse.

S'asseyant au milieu des hautes herbes, la jeune fille commença, aussitôt que son compagnon l'eut imitée :

— Mon père a l'habitude de charger l'ennemi dès qu'il est à portée ; ainsi fais-je dans la vie lorsqu'une question est à trancher. Je vais donc charger carrément...

Elle souriait malicieusement, tandis que lui la regardait, indécis, un peu inquiet...

— Lieutenant Rutledge, poursuivit-elle, vous êtes un brave garçon et un garçon brave... Moi, je suis la fille du colonel Morton, le héros de Cuba, un des chefs préférés de Roosevelt. C'en est assez pour que nous puissions, vous et moi, nous expliquer en toute liberté ; n'est-ce pas votre avis ?

— C'est l'exacte vérité, miss Suzy, acquiesça d'une voix timide l'officier.

Mais aussitôt, confus : — Pardonnez-moi la liberté que je viens de prendre en vous donnant ce nom un peu...

— ... familial, c'est vrai, de la part d'un homme qui n'est notre hôte que depuis six semaines. Eh bien ! appelez-moi « miss Captain », comme les soldats de mon père et nombre de mes amis...

— ... parmi lesquels je suis, vous le savez, le plus fervent, le plus chaleureux, le plus...

— ... amoureux aussi, n'est-ce pas, c'est cela que vous voulez dire ? interrogea-t-elle malicieusement.

Il rougit comme une fille, détournant la tête, tandis qu'elle, souriante, poursuivait avec sa franchise coutumière :

— Vous m'aimez... je le sais ; mais pour être heureux en ménage il faut que l'amour soit réciproque et... réfléchissez un peu : Je vous connais à peine ; tout ce que je sais de vous c'est que vous vous nommez Robert Rutledge, que vous appartenez comme lieutenant aux « Texas Rangers », que vous êtes l'officier le mieux noté de votre régiment et que le commandant Wickley, le vieux camarade de mon père à Cuba, et par-dessus le marché mon parrain, a écrit dernièrement pour faire de vous un éloge pompeux...

Le jeune officier était rouge de plaisir.

— Vous êtes brave, poursuivit Suzy, ponctuel dans le service ; vous ne buvez pas et le jeu vous fait horreur. Malheureusement...

Les regards de Rutledge s'attachaient sur la jeune fille avec une expression comique.

— Malheureusement, ces qualités, qui sans doute suffiraient à toute autre, ne sauraient me suffire à moi...

La voix de Suzy se fit soudainement grave, pour déclarer :

— La fille du colonel Morton n'est pas, ne peut pas être comme les autres. Dans le conflit qui ensanglante l'Europe, mon père a estimé qu'il devait prendre position dès le premier jour et, suivant l'exemple de son illustre ami Roosevelt, il s'est déclaré partisan de l'Entente... Depuis plus de deux ans, il lutte donc de toutes ses forces pour amener ceux qui dirigent les destinées de notre pays à ranger l'Amérique parmi les défenseurs de la justice et du droit.

— Oui... je sais... il a fondé une ligue : la F.J.A.R.

— *For Justice and Right* ! C'est sa devise et celle de ses amis. Mais vous n'ignorez pas que cette attitude l'a désigné aux coups des coquins que l'ambassadeur allemand de Washington lance sans scrupules contre tous ceux qui se permettent, dans notre libre pays, de vouloir barrer la route à la criminelle ambition du kaiser !...

— Je l'ignore d'autant moins, miss Morton, que si nous sommes ici, mon détachement et moi, c'est pour protéger les biens, et au besoin la vie, du colonel Morton, à tous moments menacés par ces misérables...

— Oui... des misérables et des lâches, appuya indignée la jeune fille : tous les procédés leur sont bons, depuis les grèves jusqu'aux incendies, pour nous amener à capituler ! Mais ces messieurs les Boches ne nous connaissent pas, lieutenant Rutledge... et ils verront !

Comme pour mieux souligner ces dernières paroles, elle coupa l'air de sa cravache, puis, recouvrant son calme, elle poursuivit :

— Donc voici : j'ai été élevée en Angleterre, par ma mère qui était Anglaise : j'ai passé, avant de revenir ici auprès de mon père, trois ans en France et j'ai rapporté de mon séjour en Europe un amour très grand pour ces deux pays. Depuis deux ans, je les admire davantage encore, parce qu'ils luttent pour la plus belle des causes : dans ma modeste sphère, je collabore autant que je puis à l'œuvre de mon père, et j'ai fait serment de n'aimer que l'homme qui non seulement partagerait mes idées, mais qui encore jurerait de tout faire pour avancer l'heure où l'Amérique se rangerait parmi les défenseurs de l'Humanité !

Cette déclaration faite d'une voix vibrante :

— Concluez, dit plus posément Suzy.

Un sourire singulier éclaira le visage de l'officier :

— Miss Morton, du jour où j'ai franchi le seuil du colonel Morton, j'ai compris que vous n'étiez pas fille à appartenir à celui qui n'aimerait en vous que votre beauté ; la sincérité comme la violence de vos convictions m'ont peu à peu amené à voir les choses du point élevé où vous vous êtes placée vous-même. Je n'étais qu'un soldat pour lequel l'obéissance aveugle à ses chefs était la seule loi ; je suis maintenant un citoyen d'Amérique qui rêve pour son pays les hautes destinées auxquelles le désignent les circonstances. Moi aussi, j'ai pris pour devise « F.J.A.R. »

— Oh ! Bob !... Bob !!! s'écria la jeune fille, toute rose de contentement...

Elle était si heureuse, qu'il lui était impossible de parler ; et elle demeurait là, muette, frémissante, tandis que lui murmurait :

— Miss Suzy !... Miss Suzy !...

Brusquement, un cri traversa l'espace — cri de bête qu'on égorge — et au même moment, du bouquet d'arbres auprès duquel les promeneurs avaient mis pied à terre, sortaient au galop trois chevaux qui se ruaient dans la direction des deux jeunes gens.

D'un bond, le lieutenant Rutledge se jeta au-devant des bêtes qui, à un coup de sifflet, s'arrêtèrent.

En un clin d'œil, l'officier et sa compagne furent en selle et ventre à terre gagnèrent le bois dans lequel ils s'engagèrent ; mais à peine quelques pas faits, ils trouvèrent le sentier barré par un corps qui gisait à terre.

L'Arbi était là, la poitrine ouverte d'un coup de couteau, le cou serré par une fine cordelette.

La blessure, heureusement, était plus effrayante à voir que véritablement dangereuse ; un pansement sommaire ayant arrêté le sang, le boy fut placé sur son cheval et maintenu en équilibre par les deux jeunes gens, qui chevauchaient de chaque côté de lui, tout en commentant l'attentat.

Evidemment, on se trouvait en présence d'un nouveau coup de la « clique » probosche. L'Arbi était connu dans toute la contrée comme infiniment dévoué au colonel et à sa fille ; en se débarrassant de ce redoutable adversaire, les ennemis de la F.J.A.R. facilitaient leur tâche.

Français, originaire de la Martinique, Pierre Villart avait été amené par les hasards d'une existence aventureuse à contracter un engagement dans la Légion étrangère, où il avait récolté son surnom de l'Arbi. Puis, son temps achevé, la guerre des Etats-Unis contre l'Espagne l'avait trouvé à Cuba, où l'intervention du colonel Morton l'avait sauvé du peloton d'exécution.

Le brave garçon avait conçu pour son sauveur une reconnaissance sans bornes et s'était étroitement attaché à lui.

Veillant sur ses maîtres avec la vigilance d'un chien de garde, il avait accumulé sur lui-même une somme de haine qui n'attendait depuis longtemps pour se manifester qu'une occasion.

Pendant qu'à l'habitation on procédait à un pansement plus complet de la blessure de l'Arbi, le colonel Morton aperçut entre les doigts du malheureux un papier, sur lequel un stylo rapide avait tracé des lettres et des chiffres en un désordre qu'une examen superficiel était incapable de réta-

blir ; il serra donc le papier dans sa poche, remettant à plus tard d'éclaircir cette énigme, d'autant plus que, revenu à lui, l'ancien légionnaire faisait le récit de ce qui lui était arrivé :

Il attendait, tout en fumant auprès des chevaux, le retour de miss Morton et du lieutenant, lorsque soudain une cordelette, lancée à la manière d'un lasso, s'était enroulée autour de son cou, l'étrangler presque et le renversant, au moment même où il était frappé d'un coup de couteau.

Si rapide qu'eût été l'agression, il avait eu cependant le temps de reconnaître que ses auteurs étaient de ces pillards qui pullulent sur les frontières de l'Etat.

— Si jamais j'en pince quelqu'un, gronda M. Morton, son sort sera vite réglé : une branche solide, une bonne corde... et en route pour l'éternité !



Miss SUZY MORTON

Depuis plusieurs semaines, la santé du colonel, si florissante jusqu'alors, donnait à son entourage des inquiétudes suffisantes pour que miss Morton eût exigé de son père qu'il mandat un médecin ; et celui-ci avait prescrit un repos absolu pendant un temps illimité.

Mais, comme s'il eût craint de n'avoir pas le temps de mener à bonne fin sa tâche le colonel avait au contraire redoublé d'activité.

Par moments, il semblait que dans le regard qu'il arrêta sur sa chère Suzy il y eût une somme inaccoutumée de tendresse et aussi, très souvent, qu'une buée singulière voilât ses claires prunelles...

Puis, un soir, inopinément arriva à « Red House » le parrain de Suzy, le commandant Wickley. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, long, sec, avec un visage basané, aux traits énergiques, qu'adouçissait un regard de grande bonté.

— C'est père qui va être surpris ! s'exclama la jeune fille, sans remarquer l'allure embarrassée du vieil officier.

— Oui, expliqua-t-il, j'ai reçu à l'improviste l'ordre d'inspecter la frontière et ma hâte de vous voir, petite fille, était si grande, que j'ai commencé ma tournée par « Red House ».

— Mon cher papa n'est pas en bonne santé, savez-vous, et je compte que vous allez le gronder ferme, car il ne veut pas se soigner.

— Rien de grave, j'imagine...

— Qu'en savez-vous ? Ce matin, il s'est prétendu fatigué et est demeuré au lit : mais j'ai vainement insisté pour qu'il envoyât chercher le médecin : il m'a répondu que celui-là, comme les autres, n'était qu'un âne, et qu'il savait mieux qu'eux tous ce qu'il avait...

— Conduisez-moi, *my dearling*, dit le commandant d'une voix mal assurée ; j'espère que ma vue suffira à le reconforter.

Chose étrange, le malade accueillit le nouveau venu comme s'il se fut attendu à sa visite ; Suzy une fois sortie, il saisit la main du voyageur, murmurant d'une voix émue :

— Merci pour avoir répondu à mon appel, *old fellow*.

— Voyons, Morton, que se passe-t-il donc ?

— Rien que de très simple : avant ce soir, je serai mort...

Et coupant d'un geste brusque l'exclamation prête à jaillir des lèvres de son interlocuteur :

— Voilà des semaines que, en dépit des efforts des médecins, je m'achemine vers ce moment critique : le poison ne pardonne pas...

— Le poison !

La main de Morton s'en fut prendre sous l'oreiller un papier qu'il tendit à Wickley.

— C'est la traduction d'un avis trouvé sur mon boy le jour que des rôdeurs de frontière l'avaient assailli : j'ai mis longtemps avant de pouvoir en déchiffrer le contenu. Mais, depuis lors, je suis fixé. C'est pourquoi j'avais hâte de vous voir avant d'entreprendre le grand voyage.

D'un coup d'œil rapide, Wickley avait pris connaissance d'une sommation faite au colonel Morton d'avoir à dissoudre la F.I.A.R. et de renoncer à toute lutte en faveur des ennemis de l'Allemagne, ...ce sous peine de mort.

— Vous le voyez, fit Morton, ils n'ont pas tardé à mettre leur menace à exécution...

Wickley paraissait atterré.

— *Old fellow*, poursuivit le moribond, j'ai dans le cœur, vous le savez, deux grands amours : ma fille et la patrie américaine. Je vous ai fait venir pour vous confier le soin de protéger l'une et l'autre... Je vous sais homme de conscience et d'énergie : entre vos mains, la défense de ces deux intérêts sacrés est assurée... (Voir la suite page 15.)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 15 au 22 Novembre

LE fait qui domine sur le front britannique la période du 15 au 22 est une grande victoire remportée par nos alliés le 21. Le général sir Julian Byng a réussi, entre la Somme et la Scarpe, un heureux essai du retour à une tactique que l'on ne pratiquait plus. Au lieu de faire précéder l'offensive qu'il projetait par un bombardement de plusieurs jours, suivant la méthode adoptée, il s'est attaché à tenir secrets les multiples préparatifs de cette opération qui devait se dérouler sur un front d'une ampleur inaccoutumée et que rien ne laissa soupçonner à l'ennemi. C'est seulement quelques instants avant le départ de l'infanterie que fut ouvert le feu de plusieurs centaines de canons, échelonnés entre la Somme et la Scarpe. Une masse de tanks accompagnait l'armée, et l'artillerie se déplaçait en même temps que les troupes, animées d'une ardeur à laquelle rien ne devait résister.

Les Allemands ont été complètement surpris par ce retour à la guerre de mouvements. Nos alliés ont enlevé, l'une après l'autre, les lignes de tranchées successives qui étaient restées intactes, grâce à l'absence voulue de préparation d'artillerie. L'effort principal de l'offensive a été donné entre Boursies, sur la route Bapaume-Cambrai, et Connelieu, près de la route Péronne-Cambrai, par Nurlu, Fins, Gouzeaucourt, le Pavé et Masières : l'ensemble du mouvement était dirigé vers Cambrai. Infanterie, artillerie et chars d'assaut, une fois mis en mouvement ne se sont plus arrêtés. Les tanks ouvraient le passage aux fantassins en crevant les réseaux, larges et solides qui, sur de vastes étendues, couvraient les approches des lignes de défense Hindenburg, celles-ci se creusaient à 1.000 ou 1.500 mètres les unes des autres. Les Allemands étaient abattus en masse : plus de 8.000 prisonniers étaient emmenés à l'arrière. De nombreux canons, un important matériel restait à nos alliés. Le 21 au soir, les Anglais annonçaient qu'ils avaient passé le canal de l'Escaut au nord-ouest de Masières. Ils avaient pris Noyelles-sur-Escaut, Flesquières, Cantaing, Mœuvres. Ils étaient parvenus à 2.000 mètres environ de Cambrai et la bataille continuait dans les faubourgs ; les magnifiques régiments britanniques recueillaient les fruits de leur bravoure.

Sur le front français on n'a pas enregistré d'actions importantes du 15 au 20, mais dans tous les secteurs nos troupes ont été assez occupées. De la région de Saint-Quentin à l'Ailette nos troupes ont exécuté divers coups de main qui leur ont permis de faire des prisonniers et de capturer quelque matériel ; les Boches, dans ces secteurs, n'ont tenté qu'une petite opération, sur la rive gauche du Fayet, et ils ont été battus.

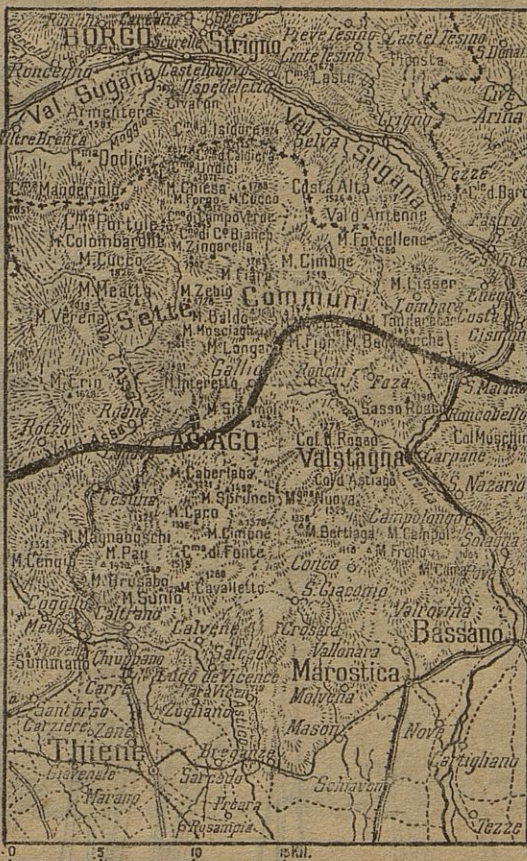
Il y a eu, en Champagne, des actions d'artillerie assez vives et de petites opérations d'infanterie dont nous avons pris l'initiative et qui nous ont réussi ; on en a signalées le 17 et le 18, cette dernière au mont Cornillet, et le 19 une autre, au sud-ouest de la butte du Mesnil.

Le 21, à l'ouest de la Miette, nos troupes, au cours d'une brillante attaque au sud de Juvincourt, ont réduit un saillant que les lignes allemandes faisaient dans les nôtres ; l'action qui couvrait un kilomètre, sur 400 mètres en profondeur, nous a permis en outre de faire 400 prisonniers.

Dans la Meuse, le travail des batteries en présence est toujours aussi actif. Le 19 et jours suivants ont été marqués par des attaques de nos lignes : le 19 c'était contre nos ouvrages au nord-est de la cote 344 et contre nos petits postes au sud-est de Malancourt. Le 20, après un bombardement intense de notre front Bezonvaux-bois Le Chaume, les Allemands déclanchèrent, au nord du bois des Cauières, une attaque qui ne couvrait pas moins d'un kilomètre. Toutes ces offensives sont restées sans résultat pour eux et ils y ont subi des pertes élevées. Par contre, nos soldats avaient exécuté avec succès, le 19, une petite opération dans les mêmes parages.

A la suite de la chute du cabinet Painlevé, M. Clemenceau a été appelé à former un ministère dans lequel il s'est réservé, avec la présidence du conseil, le portefeuille de la guerre. Le portefeuille de la marine est attribué à M. Ley-

gues ; celui de l'armement à M. Loucheur ; celui du blocus et des régions libérées à M. Jonnart. Parmi les sous-secrétaires d'Etat, citons : à la guerre, M. Jeanneney ; au service de santé, M. Justin Godart ; à l'aviation, M. J.-L. Dumesnil ; à la marine de guerre, M. Cels. Le nouveau ministère s'est présenté, le 20 novembre, devant la Chambre qui a voté l'ordre du jour de confiance par 418 voix contre 65.



LA BATAILLE SUR LE PLATEAU D'ASIAGO.

L'OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE CONTRE LES ITALIENS

Les combats se poursuivent, acharnés et ininterrompus, d'Asiago à la mer. Malgré leurs violents efforts, incessamment renouvelés, pour bousculer les Italiens, les Austro-Allemands ont été contenus sur toute la ligne. La bataille est plus particulièrement ardente sur le front montagneux depuis le plateau d'Asiago, où la position des Sette-Communi est toujours disputée, jusqu'à la Piave. Ces hauteurs constituent le dernier boulevard contre l'invasion de la plaine, qui est l'objectif immédiat de l'ennemi. Mais ce dernier trouve là une résistance qu'il ne brisera pas facilement bien qu'il procède, suivant la tactique allemande, par coups de boutoir au moyen d'effectifs dont il fait le sacrifice. Les Italiens ont retrouvé toute leur valeur combattive et par leurs contre-attaques acharnées ils déjouent toutes les initiatives des Austro-Allemands. Cherchant toujours un débouché vers la plaine, l'ennemi, sans d'ailleurs suspendre son action sur les autres parties du front, a commencé, le 17, une nouvelle opération de grande envergure contre le front mont Tomba-mont Fenera qui domine le coude de la Piave et dont la percée lui ouvrirait la plaine en direction de Montebelluna. Le 20 on se battait toujours dans ce secteur où l'ennemi n'avait rien gagné.

Sur la moyenne Piave, ainsi que sur le cours inférieur, les positions respectives n'ont pas sensiblement changé. Les Austro-Allemands, favorisés en certains endroits par des circonstances toutes locales, ont pu prendre pied momentanément sur la rive droite : ils en ont été aisément rejetés. Dans la basse Piave, les Italiens ont tendu, entre ce fleuve et la Sile qui coule à l'ouest par rapport à lui, une inondation très étendue grâce à laquelle on n'a plus, au sujet de Venise, d'inquiétudes aussi pressantes.

NOTRE COUVERTURE

L'AVIATEUR HEURTEAUX

Officier de la Légion d'honneur, capitaine, second sur la liste des « as » après la mort de Guynemer, avec vingt-et-un avions abattus, telle est en quelques mots la carrière de cet aviateur de vingt-trois ans.

Alfred Heurteaux est né à Nantes, le 20 mai 1893. Elève de Saint-Cyr, il sortait de l'Ecole le 2 août 1914 et commençait la campagne comme sous-lieutenant de hussards.

Bientôt il était versé dans l'aviation et le 17 avril 1915 il passait son brevet de pilote à l'école de Pau, sur appareil Blériot.

Dès qu'il eut rejoint le front ses victoires se succédèrent rapides ; il devint un de nos meilleurs chasseurs.

Le 27 février 1917 il était promu au grade de capitaine.

Le 7 mai il était blessé dans un combat où seul il avait attaqué un groupe de neuf avions ennemis.

Le 3 septembre dernier il était blessé de nouveau au cours d'un raid auprès d'Ypres.

Le 31 octobre il était promu au grade d'officier de la Légion d'honneur. Complètement guéri de sa blessure, le capitaine Heurteaux ne demande qu'à reprendre la série de ses exploits.

ATTENTION !!

La première question du concours consiste à trouver les 16 mots qui seront supprimés, à raison d'un par épisode, au cours de la publication des seize épisodes de *Suzanne et l'Américain*. Dans le premier épisode publié dans ce numéro, le mot supprimé se trouve page 15, 1^{re} colonne, 18^e ligne.
Les points remplaçant ce mot n'indiquent nullement le nombre de lettres le composant.

Pour prendre part à notre grand Concours
AVEZ-VOUS COMPRIS ?

Découpez et conservez précieusement le **Bon N° 1**
inséré à la dernière page des annonces

« Madame la Surintendante »

L'augmentation constante du nombre des femmes employées dans les usines de guerre a obligé les ministres de l'armement et du travail à envisager un certain nombre de mesures propres à réduire les dangers résultant pour les ouvrières de l'éloignement du foyer, du travail intensif et de l'abandon des conditions de vie normale.

Une des plus décisives fut la création, sur le modèle d'un organisme anglais analogue, des « surintendantes d'usine ».

Toutes les personnalités compétentes qui ont visité les usines de munitions en Angleterre (notamment une délégation composée d'ouvrières de nos usines de guerre) avaient été frappées de la bonne tenue physique et morale des ouvrières anglaises. Toutes, après examen, s'accordaient à dire que le mérite en revenait aux « Lady superintendents ». Les industriels anglais étaient unanimes à se féliciter de cette organisation. De là à en établir une analogue chez nous il n'y avait qu'un pas, vite franchi. Il n'est que juste de reconnaître la grande part prise dans cette création par le Comité du travail féminin des établissements dépendant du ministère de l'armement. Cette réunion de femmes, compétentes dans les questions de travail féminin, après avoir obtenu l'installation, dans toutes les usines de guerre, d'organes nouveaux destinés à améliorer le bien-être matériel et moral des ouvrières, tels que salles de correspondance, salles de bains, lavabos individuels, crèches, garderies, cantines modèles, etc., fut amenée par la logique des choses à réclamer la nomination de ces surintendantes destinées à les diriger. Mais l'institution, en traversant le détroit, s'est adaptée à nos mœurs : elle s'est francisée.

C'est tout récemment, il y a quelques semaines à peine, que les nouvelles fonctionnaires viennent de faire leur apparition dans les usines de guerre. Et déjà elles ont gagné les sympathies des ouvrières et celles des directeurs. Que de préventions ne devaient-elles pas vaincre ! Les chefs de service craignaient leur intrusion dans le fonctionnement des ateliers ; les ouvrières redoutaient la sévérité de nouvelles surveillantes. Aucune de ces craintes ne se réalisa.

Le directeur d'usine, qui se doit à la partie technique et commerciale, ne peut, en effet, suivre dans le détail les besoins de son personnel féminin. La surintendante complète son œuvre. Associée morale et sociale du directeur, elle le décharge des nombreux soucis qu'entraîne la surveillance efficace et intelligente des travailleuses.

Vêtues d'un uniforme kaki, de coupe identique à celle du costume des infirmières, que seul égaie, placé sur le côté gauche de la poitrine, un écusson où brillent les ors d'une grenade et des initiales S. U., les surintendantes circulent, discrètes, dans les ateliers, les garderies d'enfants, les crèches, les infirmeries, les cantines, les cantonnements, les bains-douches, etc.

A l'atelier, elles ont su borner leur rôle à une simple surveillance, veillant seulement à la tenue des ouvrières, à la propreté et à l'hygiène des locaux, se contentant de signaler au chef d'atelier, sans jamais intervenir directement, telle condition déféctueuse du travail, telle femme soumise à un labeur trop dur, particulièrement quand la femme est enceinte ou nourrice ; elles soumettent à la direction les projets d'améliorations ou de réformes possibles.

Elles n'embauchent pas les ouvrières, n'ayant pas qualité pour juger de leur valeur technique ; mais elles sont le plus souvent chargées d'examiner leurs demandes et de procéder aux enquêtes qui permettent d'écarter du choix des techniciens chargés de l'embauchage les sujets physiquement trop faibles ou dangereux au point de vue moral. D'accord avec les contremaîtres elles interviennent également dans la formation des équipes, bien que leur action y soit subordonnée, comme de juste, aux conditions techniques du travail à effectuer.

C'est surtout en dehors de l'atelier que les surintendantes sont parvenues à exercer une action d'une efficacité vraiment surprenante. Elles ont la direction effective de tous les services annexes déjà énumérés : cantines, crèches, etc. ; elles visitent l'ouvrière malade, elles répriment tout désordre et éliminent les femmes dont l'inconduite ou l'indiscipline habituelles sont notoires. En contact journalier avec les ouvrières, elles deviennent leurs conseillères éclairées. Ces femmes, qui appartiennent toutes à l'élite intellectuelle, se sont penchées avec tant de délicate tendresse sur les peines physiques, morales, matérielles de milliers d'humbles cœurs féminins, qu'elles ont su s'en faire aimer. C'est là qu'est tout le secret de l'heureuse influence qu'elles ont si rapidement conquise.

Les « sœurs jaunes », comme les appellent les manœuvres kabyles, par allusion à la couleur de leur vêtement, ont pénétré dans la vie intime de ces modestes ouvrières, dont le foyer de beaucoup fut désemparé par les deuils ou l'abandon. Elles ont raccommodé des ménages désunis, préparé des testaments, fait de nombreux mariages, servi de marraines, déjà, à quelques centaines d'enfants ; vivant, à peu de chose près, de la même existence que l'ouvrière, puisqu'elles habitent presque toujours dans un coin du cantonnement spécialement aménagé, les surintendantes sont désormais adoptées par les travailleuses de l'usine. Partout celles-ci leur témoignent une vive reconnaissance, sentiment qui se manifeste discrètement sous la forme touchante de petits dons anonymes que les surintendantes trouvent sur le seuil de leur porte ou l'appui de leur fenêtre : deux œufs, un petit panier de pommes, un bouquet de fleurs, un ruban.

Aussi, les surintendantes bien qu'ayant dû renoncer pour elles-mêmes à une grande partie des joies familiales se déclarent-elles ravies de l'exercice d'une

profession qui, tout en leur permettant le plein développement des initiatives du cœur et de l'esprit, est largement rétribuée. Aucune d'elles ne gagne moins de 300 francs par mois : beaucoup touchent 500 francs ; privilégiée entre toutes, M^{lle} Coste, surintendante dans une usine de chargeurs de fusils, à Vienne (Isère), reçoit 12.000 francs par an.

Toutes sont logées ou reçoivent une indemnité compensatrice.

Les candidates sont donc nombreuses, qui désirent entrer à l'Ecole des surintendantes qui fonctionne à Paris, 8, rue de Penthievre, dans un vaste hôtel gracieusement prêté par la duchesse douairière d'Uzès. Cinq cents se présentèrent à la première session, en mai 1917. Après une sélection rigoureuse, trente-cinq seulement furent admises à suivre les cours ; aux examens de sortie, en septembre, vingt reçurent le diplôme qui leur donna l'accès de la nouvelle carrière.

A l'heure actuelle, toutes ont pris leur poste ; quelques-unes dans les usines nationales de guerre, c'est-à-dire appartenant à l'Etat. Ainsi, M^{lle} Baudin, nièce de l'ancien ministre, est surintendante à la Manufacture nationale d'armes de Saint-Etienne ; M^{lle} Gervais-Courtellemont, sœur de M. Lallemand, ancien préfet de la Loire, actuellement chef du cabinet civil de M. Clemenceau, et femme de l'explorateur bien connu, est surintendante à la Pyrotechnie nationale de Bourges ; cet établissement possède également une deuxième surintendante, M^{lle} Riffart, plus connue sous son pseudonyme littéraire de A. de Rochebrune. D'autres, femmes d'élite aussi, mais portant des noms moins connus, sont entrées dans des usines privées travaillant pour la Défense nationale : M^{lle} Bieler,

dans une vaste usine parisienne de papier à cigarettes travaillant pour l'armée ; M^{lle} Harduin, à la Compagnie générale d'électricité d'Orléans, où son action s'exerce sur une étendue de 50 kilomètres, ce qui ne lui est possible que grâce à une automobile mise à sa disposition ; M^{lle} Coste, à Vienne, etc.

Dès la sortie de la seconde promotion, bon nombre d'usines recevront les surintendantes qu'elles attendent impatiemment, tel est l'excellent renom dont jouit la nouvelle fonction. Saint-Etienne réclame une collaboratrice pour M^{lle} Baudin ; une troisième ira rejoindre à Bourges, M^{lle} de Rochebrune et Gervais-Courtellemont ; une autre sera nommée à la cartoucherie de Vincennes ; deux à l'arsenal de Puteaux.

C'est fin décembre que seront intronisées les nouvelles recrues, après une période d'études qui a débuté en octobre. Après un stage de quinze jours dans des usines de guerre dans la région parisienne, où tout comme leurs aînées elles subirent toutes les pénibles exigences du labeur féminin dans l'industrie sans que rien ne les distinguât de leurs compagnes, les candidates ont été astreintes à suivre assidûment les cours suivants jusqu'à fin novembre :

Hygiène de l'industrie et législation du travail, par M^{mes} Caubet et Deslauriers, inspectrices du travail ;

Hygiène générale, législation d'assistance sociale, par les doctresses Girard-Mangin et Mulon ;

Comptabilité industrielle d'après les méthodes américaines, par M^{me} Sanua ;

Vie ouvrière, par M^{me} Viollet ;

Travail féminin, par M^{me} Brunswick ;

Droit usuel, par M^{me} Suzanne Grimberg, avocate à la Cour de Paris ;

Moralité à l'usine et lutte contre le malthusianisme, par M^{me} de Witt-Schlumberger.

A la tête de l'Ecole des surintendantes est placé un comité de direction composé de :

M^{me} L. Brunswick, présidente de la section du travail du Conseil national des femmes françaises ;

M^{lles} M. Diemer et de Montmort, secrétaires-fondatrices de l'Association des infirmières-visiteuses de France ;

M^{lle} Routier, directrice de l'Assistance par le travail ;

M^{me} Ed. Viollet, trésorière de la Fédération d'organismes du travail.

Cet enseignement intensif, complété par des conférences pratiques faites par des délégués des chambres syndicales patronales et des syndicats ouvriers, sera suivi d'un stage d'un mois dans une usine de guerre où la surintendante apprendra à se familiariser non plus avec la mentalité du personnel féminin, mais cette fois avec le fonctionnement des divers organismes qu'elle devra diriger dans son futur poste : crèches, infirmeries, cantines, etc.

Un examen sévère, portant sur les matières théoriques enseignées dans les cours suivis et sur des problèmes d'ordre pratique que leurs stages dans les usines les ont mises à même de connaître, leur permet d'obtenir le diplôme qui leur donnera accès à la nouvelle carrière. Le niveau de ces épreuves demeure fort élevé, la plupart des candidates étant déjà pourvues de parchemins témoignant d'une instruction générale étendue : licenciées en droit, ès lettres, ès sciences, agrégées ès lettres, etc. Une association d'anciennes élèves de l'Ecole, permet d'ailleurs aux surintendantes de maintenir entre elles un contact profitable en raison des expériences que la diversité des régions et des usines multiplie chaque jour.

Formation que nous pouvons proclamer, à bon droit, modèle, puisque le ministre allemand des munitions — c'est le *Vorwärts* qui nous l'apprend — vient de créer une école de surintendantes copiée sur la nôtre ; suite logique de cette création, toutes les usines de guerre en Allemagne seront obligées, dans un délai assez bref, d'avoir au moins une surintendante.

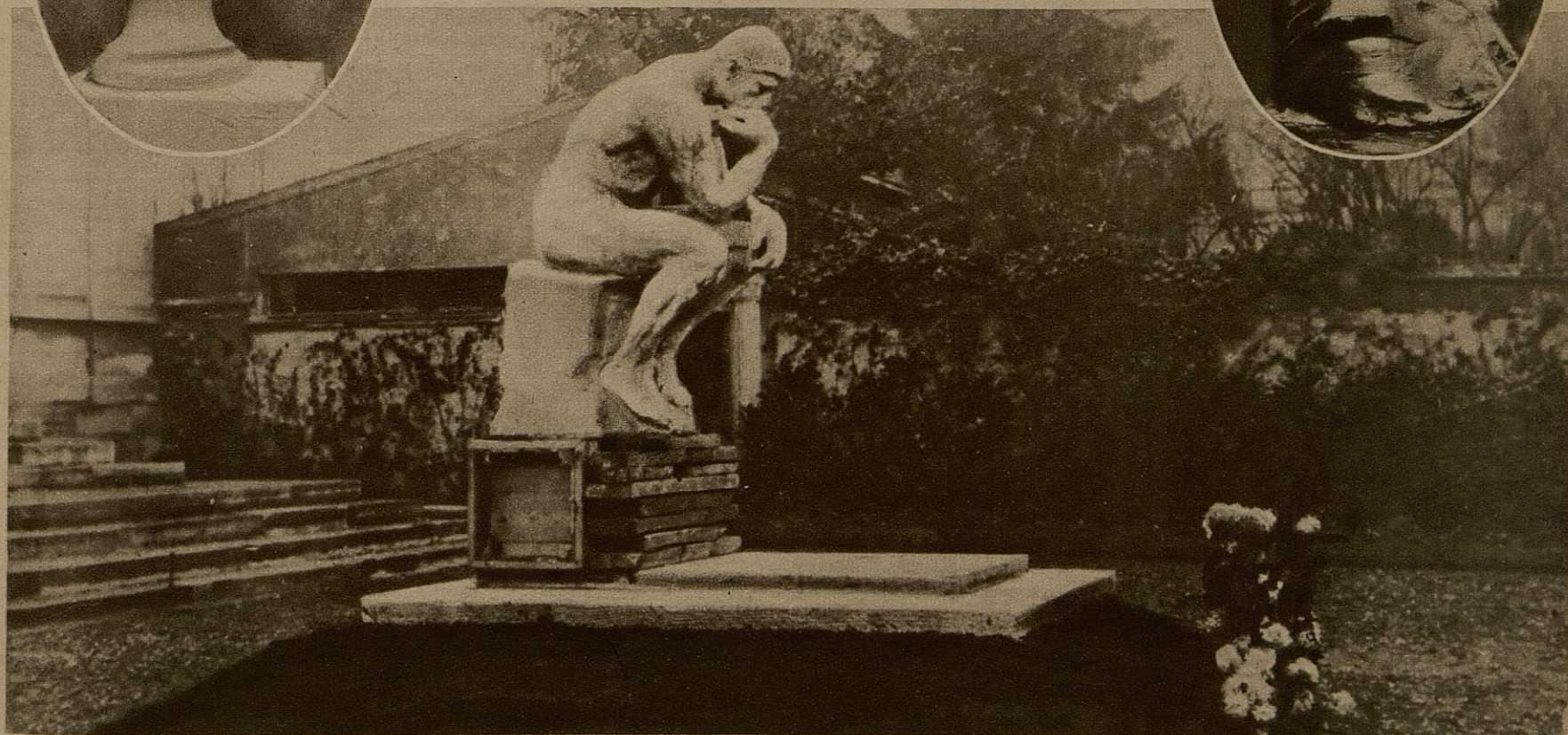
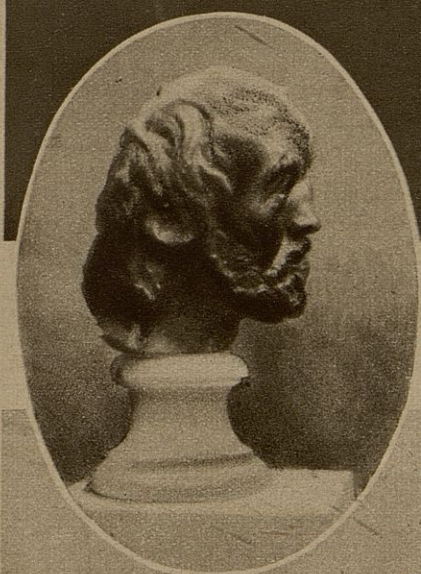
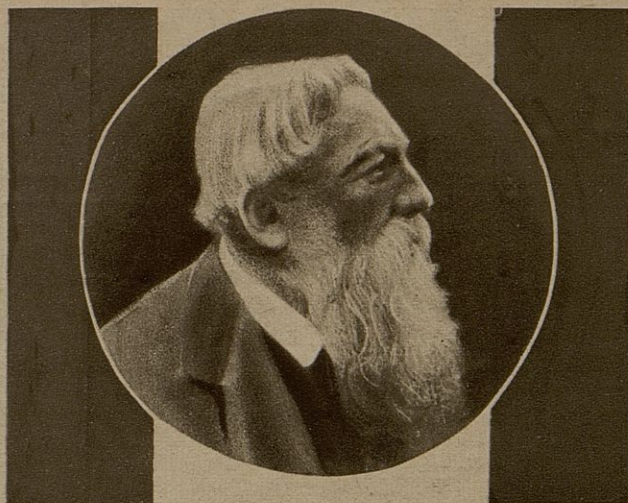
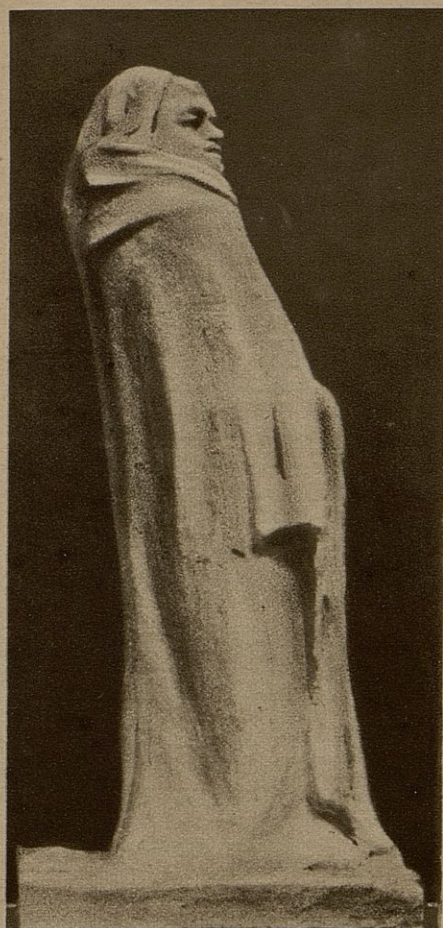
Nous doutons que la fonctionnaire allemande soit cette femme de cœur, à l'autorité nuancée de tact, qu'est la surintendante de France.

GASTON PHELIP.



LE COSTUME DES SURINTENDANTES.

QUELQUES ŒUVRES DU MAÎTRE AUGUSTE RODIN



Auguste Rodin, gloire de la sculpture française, est mort le 17 novembre, âgé de soixante-dix-sept ans, et laissant une œuvre incomparable. Il a été inhumé dans sa propriété, à Meudon, dans le tombeau où repose sa femme. Ce tombeau, que l'on voit ici, est surmonté de la statue du « Penseur ». En haut, deux photographies du « Balzac » qui souleva tant de polémiques. Au milieu, « le Baiser », groupe de marbre. Dans les médaillons « l'Homme au nez cassé », première œuvre de Rodin, et « la France ».

LA VICTOIRE DE LA MALMAISON

L'ATTAQUE DU SAILLANT DE LA LIGNE HINDENBURG

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major

Les batailles qui se sont livrées les 23, 24 et 25 octobre 1917 sur le saillant de la ligne Hindenburg, c'est-à-dire sur le front Vauxaillon-Filain, avaient pour but de réduire ce front, de pénétrer dans la boucle du canal de l'Aisne, de gagner tout le terrain de la vallée de l'Ailette, enfin de porter un coup droit sur la place de Laon qui est le grand centre d'approvisionnement allemand en arrière des lignes actuelles.

Ces résultats ont été complètement atteints durant les trois journées de bataille qu'a livrées l'armée du général Maistre aux troupes allemandes.

Cette bataille de trois jours présente une particularité qu'il est bon de signaler tout de suite : « Elle était attendue par l'ennemi qui l'avait acceptée », c'est donc une bataille voulue de part et d'autre, un combat où chacun avait préparé son action, une lutte dans laquelle les deux adversaires déploieront toutes leurs ressources, toutes leurs forces. Elle est donc intéressante au premier chef et surtout sera instructive, quand on établira le bilan des trois journées de combat.

L'opération s'est déroulée avec une exactitude mécanique dans l'attaque ; tous les services d'avant et d'arrière ont admirablement fonctionné, les buts assignés ont été tous atteints et à chaque période d'assaut a correspondu un front indiqué avant l'attaque, qui avait été délimité et ne devait pas être dépassé.

Dans la défense, l'ennemi a savamment fait usage de ses troupes qui avaient été échelonnées en profondeur et dont les réserves, placées aux endroits propices, sont entrées en ligne au moment précis ; le terrain avait été utilisé au mieux pour la résistance, et les contre-pentes, occupées par l'ennemi, mises en état de défense et à l'abri des vues et même des coups de l'adversaire.

L'armée française avait engagé 6 divisions environ sur ce front d'une étendue de 12 kilomètres. C'est donc une densité de près de 5 hommes par mètre courant ; pour l'attaque c'est une proportion moyenne sur le terrain de combat. Les divisions engagées furent les 13^e, 27^e, 28^e, 38^e, 43^e, 88^e, plus quelques troupes non endivisionnées (129^e division).

6^e armée : général Maistre ; 14^e corps A : général Marjoulet ; 21^e corps A : général Degoulle ; 11^e corps B : général de Maudhuy ; éléments du 39^e corps.

L'armée allemande a soutenu le choc avec ses premières divisions de secteur :

les 13^e et 14^e divisions. Une division de la garde, les troupes de soutien sont venues à la rescousse durant la bataille. Pour la plupart ces troupes appartenaient aux contingents des Westphalie et de la Lippe. Enfin les troupes de réserve, dont deux divisions massées dans la forêt de Pinon et qui en grande partie ont été faites prisonnières, 24^e et 27^e, une division vers Pargny-Filain qui a résisté avec acharnement à l'avance de la 88^e division française, et une autre division qui a formé rideau de protection vers les Bruyères et le Moulin Rouge durant la retraite allemande et a fait sauter la passerelle du canal. On a pu identifier dix divisions allemandes engagées ; les prisonniers faits au cours de la bataille ont confirmé, par le numéro de leurs régiments, qu'ils appartenaient à un même nombre d'unités environ. Le front de défense, primitivement de 12 kilomètres, s'est rétréci entre Pinon et Chavignon et ne comptait plus, le 24 octobre, que 7 kilomètres.

La densité des combattants sur le front défensif a donc atteint, un moment, près de 12 hommes par mètre courant ; c'est dans la défensive une proportion qui dépasse toutes les prévisions.

LE TERRAIN DE LA BATAILLE

La bataille s'est déroulée de Vauxaillon à Filain ; au début elle s'est développée sur la ligne des crêtes : cote 157, mamelon du château la Motte, grande route de Laon, l'Ange-Gardien, fort de la Malmaison ; c'est la continuation du chemin des Dames vers l'ouest. Par la suite elle a progressé dans la vallée de l'Ailette en suivant les pentes septentrionales qui descendent du chemin des Crêtes vers le canal de l'Aisne. D'où deux terrains bien différents pour la bataille :

1^o Au début, assaut du chemin des Crêtes, des positions occupées par l'ennemi depuis son recul de mars 1917 ; lutte d'avant les points d'appui du système défensif de la ligne Hindenburg : crête 157, crête 154, village d'Allemand, ferme de la Malmaison, fort ruiné du même nom ;

2^o Après les premiers succès obtenus par nos troupes, lutte sur le revers des pentes boisées qui descendent vers l'Ailette : bois, forêts, ravins marécageux, fondrières, grottes, carrières.

Si, dans la première journée d'attaque (23 octobre), l'assaut donné aux positions ennemies, depuis longtemps organisées par les Allemands, a été dur et sévère surtout vers l'est (la Malmaison), durant les deux autres journées (24 et 25 octobre) les combats que nous serons obligés de livrer dans les bois de la Glonette, devant les creutes, les carrières, sur les bords des étangs (Grand-Vivier), des tourbières, seront particulièrement acharnés. Seule une heureuse surprise nous attendra le 25 octobre. Alors que la grande forêt de Pinon, située sur notre flanc gauche et qui semblait offrir à l'ennemi une magnifique place de résistance, devait nous coûter de gros efforts, nous pourrions nous emparer presque au pas de course de ce point d'appui et du même coup cueillir comme dans un filet de nombreuses troupes prisonnières, entassées dans les chemins étroits et marécageux de la forêt.

Dans son ensemble, le terrain est donc des plus variés et par suite très facile à la défense : une crête avec de nombreux points d'appui solidement organisés, puis des contre-pentes s'allongeant jusqu'au canal de l'Aisne (vallée de l'Ailette)

et qui toutes sont parsemées de merveilleux endroits de résistance, tels les multiples carrières de Pinon, de Vaudesson, de Montparnasse, de Chavignon, les bouquets de bois qui couvrent ces ravins se dirigeant vers l'Ailette, enfin les fonds marécageux où l'on rencontre des étangs, des mares, des ruisseaux fangeux.

La ligne Pinon-Chavignon dépassée, l'on voit se dresser alors une barrière formant couvert et qui peut, avec les troupes de réserve certainement abritées derrière, arrêter l'offensive : c'est la grande forêt de Pinon.

En profondeur, du carrefour de Laffaux au canal de l'Aisne, on compte de 7 à 8 kilomètres. En ligne, l'arc de cercle concave de Vauxaillon à Filain mesurant 12 kilomètres, occupé par nous au début de l'action, sera transformé en arc convexe le 25 octobre et épousera le cours du canal de l'Aisne, 13 kilomètres. Le saillant de la ligne Hindenburg aura été réduit et nous projeterons dans les lignes allemandes une hernie qui s'avancera vers la ville de Laon, dont on aperçoit la cathédrale et la masse des habitations élevées sur la colline, à peine distante de 10 kilomètres de nos avant-postes.

JOURNÉES DE VICTOIRE

La journée du 23 octobre. — Le temps avait été très propice pour les opérations militaires depuis le milieu d'octobre : temps sec, assez froid, léger vent d'ouest, même le soleil s'était montré les 19 et 20 octobre ; brusquement il changea dans la nuit du 22 au 23 : temps humide, brouillard, petite pluie. Le 23 octobre la pluie survint, la vraie, celle qui transforme les chemins en ruisseaux et les tranchées en mares. Malgré ce contre-temps fâcheux, le haut commandement ne crut pas possible de remettre l'offensive projetée. L'artillerie avait pilonné tout le terrain d'attaque, on devait passer à l'action de l'infanterie.

A 5 h. 15 du matin, par une brume épaisse et sous une pluie persistante, les régiments français se portèrent à l'assaut.

Vers la gauche, sur la face ouest du redan de Vauxaillon à Allemand, c'est la 129^e division qui produit l'attaque : elle s'empare du mont des Singes, des bois au nord de la vallée Guerbette ; la 28^e division, du village d'Allemand.

Au centre, sur la ligne de crête, contre la pointe même du redan, c'est la 13^e division ; elle poussera d'un seul bond jusqu'au village de Vaudesson (village pris par le 21^e régiment d'infanterie), situé dans un creux et qui était entouré de bouquets de bois (le bois de Belle-croix fut enlevé par le 109^e régiment d'infanterie de cette division, le bois de Gobineaux par les 20^e et 21^e bataillons de chasseurs).

Vers la droite c'est la 38^e division (zouaves, régiments mixtes, coloniaux) qui enlève la ferme de la Malmaison et le fort ruiné du même nom (le bataillon Giraud, du 4^e zouaves, a pris le fort de la Malmaison) ; enfin, à l'extrême droite, la 88^e division s'attaque aux villages de Pargny et de Filain.

A 7 h. 30 du matin, la Malmaison était prise ; à 8 heures, la ligne d'attaque avait progressé d'une façon générale : on avait abordé et bouclé les carrières de Fruty, de Bohery (prises par les tirailleurs et les Marocains), de Montpar-

nasse ; l'ennemi laissait dans ces carrières bon nombre de ses soldats enfermés, qui durent se rendre par la suite.

A 9 heures, Vaudesson était pris ; enfin, vers 10 heures, la 43^e division, poussant en avant, en renfort, s'empara des premières maisons de Chavignon (un bataillon de chasseurs est entré à Chavignon). C'était une avance en flèche de plus de 3 kilomètres sur la grande route de Laon.

Malgré le temps peu propice, l'aviation, comme toujours, donnait aux troupes d'attaque son concours précieux ; les avions de combat volant au ras de terre, à 50 mètres à peine, et mitraillant l'ennemi qui battait en retraite, tandis que les avions de bombardement s'élançaient jusqu'à Laon, qu'ils survolaient, et jetaient leurs explosifs sur la gare et les points de concentration autour de cette localité.

Les chars de combat s'étaient, d'autre part, engagés sur le terrain, peu favorable pour leur action, et venaient appuyer la marche de nos colonnes d'assaut.

Le soir du 23 octobre, notre nouvelle ligne passait (de gauche à droite) par la cote 154, la haute Pie, Chavignon, les cotes 179 et 193 à l'ouest de Filain ; il y avait donc eu une pointe très sérieuse poussée au centre sur Chavignon, dont les vainqueurs (43^e division) se trouvaient en flèche sur l'ensemble du front.

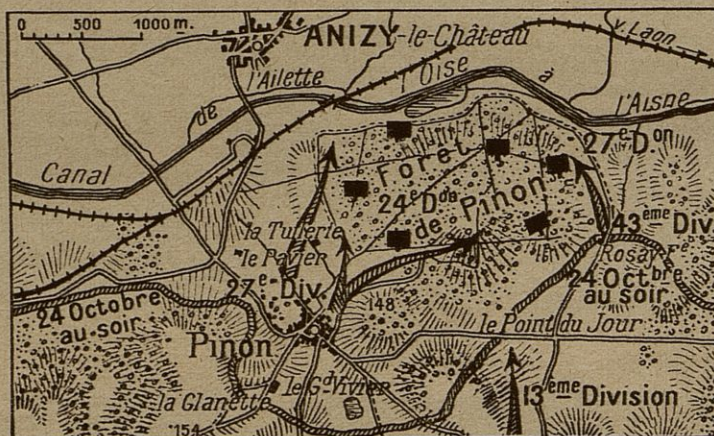
Résultat : avance de 1 à 3 kilomètres en profondeur sur 12 kilomètres de front ; prisonniers : 7.500 hommes, dont 162 officiers, et parmi ces derniers on comptait 3 colonels avec tout leur état-major ; de plus, 25 canons, 72 mitrailleuses ; pour une première journée d'attaque c'était un joli succès.

Le bulletin allemand donnait sur cette première journée de bataille le communiqué officiel suivant :

« L'attaque dirigée de l'Oise sur Allemand et du sud sur Chavignon a permis » à l'ennemi de prendre pied dans nos lignes et de s'avancer jusqu'à ces localités. » Nos positions dans cette région avaient été rendues intenable. En retirant nos » troupes des positions opiniâtrement défendues sur ce front, nous avons dû égale- » ment faire sauter des batteries avancées et les abandonner à l'ennemi. »

24 octobre. — La nuit du 23 au 24 fut relativement calme ; l'ennemi ne réagit que faiblement par son artillerie.

Les soldats de la 6^e armée française, après leur première victoire, se fortifiaient sur le terrain, consolidaient les positions conquises et prenaient un néces-



L'ATTAQUE DE LA FORÊT DE PINON.

saire repos avant les attaques nouvelles qu'ils allaient produire le 25 octobre. La situation en flèche de la 43^e division, qui occupait le village de Chavignon, était particulièrement délicate. Des hauteurs de Monampteuil, vers l'est, les batteries allemandes installées dès le début de la bataille prenaient de flanc toute cette partie du terrain, tandis que vers l'ouest, dans la direction de Pinon, la grande forêt du même nom formait un mystérieux écran sur la gauche française, et l'on pouvait craindre qu'abritées derrière ces couverts les réserves allemandes ne vinssent produire une contre-attaque sérieuse.

Cependant certains indices, révélateurs de faiblesse particulière, s'étaient manifestés dans cette première journée de combat ; était-ce la lassitude, était-ce la composition des régiments ennemis, dans lesquels on avait trouvé plus de la moitié de l'effectif formé par des jeunes gens de la classe 1918 récemment arrivés, était-ce toute autre cause ? On avait constaté, par exemple, qu'à l'attaque de Vaudesson le village, très bien placé et abrité en contre-pente, n'avait pas été défendu comme de coutume par l'ennemi, qui se servait généralement de ces points d'appui pour faire une résistance désespérée ; d'autre part, vers 11 heures du matin, alors que deux divisions de réserve ennemies, appelées à la rescousse et s'engageant sur le front du mont des Singes, à Vaudesson, devaient logiquement tenir en respect l'attaque et même la repousser, on avait vu ces deux divisions, à peine mises en ligne, battre en retraite par échelons et aller s'abriter sous le couvert de la grande forêt de Pinon. Devant cette nouvelle situation et l'entrain manifesté par les troupes d'assaut, le haut commandement français résolut de reprendre la lutte dès le 25 octobre et de pousser de l'avant.

25 octobre. — La journée du 24 avait été presque entièrement consacrée à s'établir sur les positions conquises. Cependant, par suite de l'ardeur des troupes assaillantes, qui avaient vu fuir devant elles l'ennemi, les chefs des divisions françaises engagées en première ligne avaient autorisé les régiments de tête à pousser des reconnaissances sur le front allemand.

C'est ainsi que la 27^e division, avancée vers la cote 154, avait envoyé des détachements occuper le hameau de la Glanette, au sud-ouest de Pinon, les abords de l'étang du Grand-Vivier, situé dans la vallée qui remonte vers Allamant.

D'autre part, sur la droite, la 43^e division, qui, dès le 23 au soir, avait pris pied dans le village de Chavignon, détachait, sur sa gauche, une forte unité qui, le 24 au soir, occupait la ferme Rosay, située à la lisière orientale de la forêt de Pinon et sur la route de communication de Vaudesson au canal. La prise de possession de cette ferme importante et celle des bois qui l'entourent devaient, pour la journée du lendemain, servir de point de départ à un mouvement tournant dirigé sur la grande forêt, centre de résistance, croyait-on, de la défense allemande au sud du canal de l'Aisne.

Nos canons lourds et légers, vivement amenés sur les plateaux conquis dans la journée du 23, n'avaient pas cessé de tonner toute la soirée du 24 et dans la nuit du 24 au 25 ; par suite, l'ennemi, fortement ébranlé et ayant subi de très lourdes pertes, était en mauvaise situation pour soutenir une nouvelle attaque. Elle se déclancha à l'aube du 25 sur tout le nouveau front conquis.

Vers l'ouest, la 27^e division s'avancait sur le village de Pinon, qui fut évacué par l'ennemi sans trop de résistance ; au centre, la 43^e division poussait jusqu'aux Bruyères et certains de ses éléments atteignaient, avant midi, les bords mêmes du canal sur la route de Chaillevois. Vers l'est, la lutte prenait un caractère plus grave dans les environs des villages de Pargny et de Filain ; c'est à la 88^e division que reviendra l'honneur d'emporter ces deux centres habités (ces villages ont été enlevés de haute lutte par les chasseurs à pied du général Brissaud-Desmaillet).

L'avance des 27^e et 43^e divisions françaises dans la direction du canal de l'Aisne avait produit, dans l'ensemble du combat qui se déroulait vers l'ouest, une situation particulière pour les défenseurs de ce secteur. Tandis que la 27^e division s'emparait, dès 8 heures du matin, du village de Pinon, situé au bas des pentes du plateau, la 43^e division, qui, dès le 24 au soir, avait poussé des éléments et avait occupé la ferme Rozay, contournait la lisière est de la grande forêt de Pinon.

Il en résultait, du côté des troupes françaises, un grand mouvement enveloppant qui tendait à occuper sur trois faces cette forêt, repaire certain des réserves allemandes ; on avait, en effet, vu dans la matinée du 25 octobre la 24^e division allemande se replier de Pinon sur la forêt et s'y terrer ; d'autre part, la 27^e division allemande, dont les unités avaient combattu à la ferme Rozay et qui occupait la lisière est de la forêt, avait, elle aussi, disparu tout à coup dans le couvert ; il était incontestable que cette grande forêt, de plus de 400 hectares, qui intérieurement était vallonnée, coupée de nombreuses routes et sentiers d'exploitation, servait, dans la matinée du 25 octobre, de refuge à des régiments allemands ; on devait donc s'attendre à une lutte opiniâtre et des plus sérieuses ; au grand étonnement des assaillants et à la surprise du commandement français il n'en fut pas ainsi.

L'infiltration des détachements français vers le canal de l'Aisne, en suivant les deux lisières orientale et occidentale de la forêt, fit redouter à l'ennemi une surprise générale d'autant plus à craindre que déjà nos unités pénétraient dans la

forêt sur les trois faces attaquées. Il résolut d'abandonner le couvert et, vers midi, fit passer sur la rive nord du canal les troupes qui s'abritaient dans la forêt. Le canal, qui était à sec, permit un passage relativement facile, mais le matériel roulant eut beaucoup plus de peine à le franchir que les troupes d'infanterie ; aussi, la pression de l'attaque augmentant, les divisions allemandes abandonnèrent ce qui pouvait retarder leur retraite. Dans cette seule forêt de Pinon, les vainqueurs prirent près de 2.000 prisonniers et plus de 30 canons de campagne, sans compter les trains roulants, les convois régimentaires et le matériel de toute sorte qu'on y avait accumulé. Cette prise était unique dans les derniers engagements des deux armées.

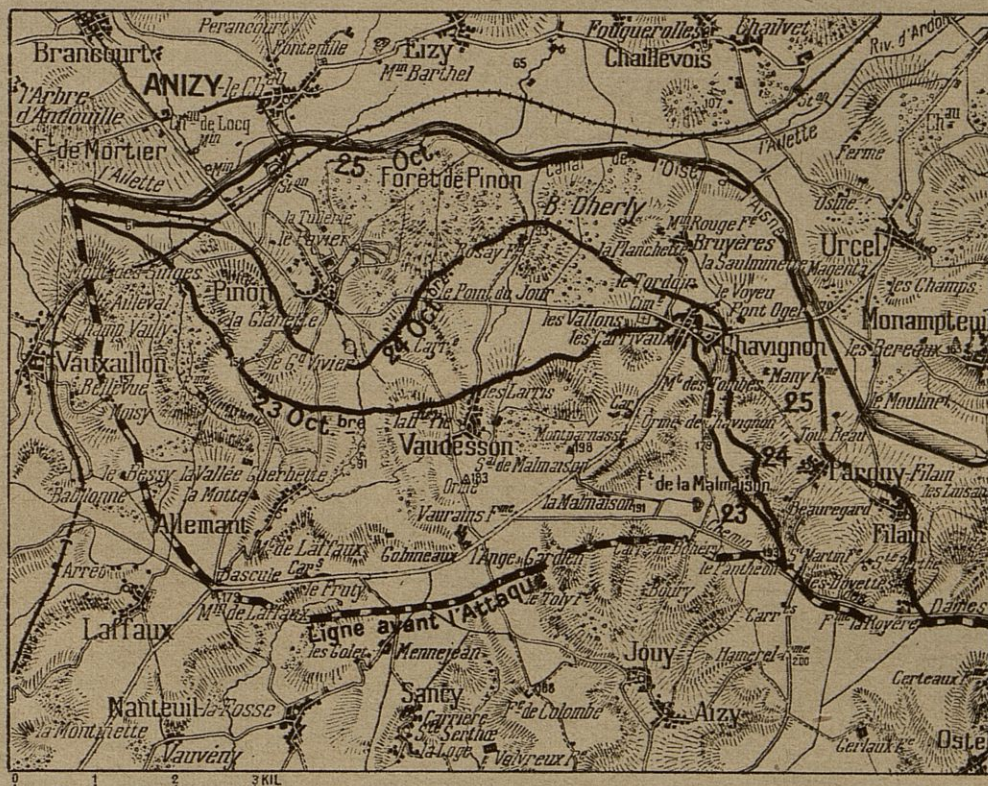
Au centre, la 43^e division française avait poussé jusqu'au canal, qu'elle atteignait, par ses éléments avancés, vers 2 heures de l'après-midi. L'ennemi, qui se sentait talonné, fit sauter le pont Oger, situé sur le canal : il interceptait par suite la grande route de Laon ; il semble donc qu'il n'avait plus idée de retour puisqu'il se privait de cet important passage.

Vers l'est, la lutte, comme on l'a déjà dit, avait pris un caractère plus sévère : la 88^e division (chasseurs à pied, infanterie) attaquait les deux villages de Pargny et de Filain, placés au bas des coteaux qu'elle couronnait dans la matinée. La situation même de ces deux villages en contre-pente, construits dans un creux de vallée, prêtait à une défense très sérieuse ; aussi ce ne fut que dans la soirée et assez tard qu'on put les occuper et s'avancer jusqu'au garage du canal, qui forme en cet endroit une cuvette de plus de 1.500 mètres de long sur 200 mètres de large.

A la fin de la journée du 25 octobre, les troupes françaises étaient en bordure du canal depuis la forêt de Mortier jusqu'à Filain.

Par la suite, quand on put faire un relevé exact des pertes subies par l'ennemi, on constata qu'on lui avait pris 11.157 prisonniers, dont 237 officiers, 180 canons de toute sorte, dont plusieurs de 210 millimètres, 163 canons de tranchées et mitrailleuses, plus un nombre très respectable de voitures de toute espèce.

Tel était le bilan des trois journées de bataille ; on pouvait s'en féliciter.



LES ÉTAPES DE NOTRE DERNIÈRE AVANCE DANS L'AISNE.

Si, au chiffre précité des prisonniers capturés, on ajoute celui des pertes en tués et blessés, que, logiquement, on est en droit d'estimer trois fois supérieur, on voit que c'est près de 50.000 combattants qu'on a enlevés à l'ennemi. Or les combats qui se succèdent sur tout le front occidental, tant ceux livrés en Flandre qu'en Artois, sur l'Aisne, en Champagne, produisent des résultats identiques. On obtient donc mathématiquement l'affaiblissement de l'ennemi ; cet ennemi, dont les ressources en combattants s'épuisent, ne peut plus produire sur le front occidental que « la lutte défensive » ; il est réduit à supporter les chocs ; il ne songe plus à les provoquer ou à les donner.

La méthode nouvelle employée par les alliés sur ce front est dictée par l'expérience de la guerre actuelle. On ne songe plus à une percée problématique, à une trouée possible dans les lignes ennemies, rêve que longtemps on avait envisagé et qui aurait pu se réaliser en certains jours si l'unité d'action avait répondu à la concep-

tion du moment. Plus modeste, mais certainement plus sûre, la tactique actuelle se contente d'occupation d'objectifs limités, de prise de possession de points choisis et indiqués d'avance, de bonds successifs, de coups de masse appliqués aux bons endroits, jusqu'à ce que tout l'édifice, ébranlé par les assauts répétés, vienne à s'écrouler tout d'un coup, comme l'arbre puissant qui semblait défier tous les efforts et qui, tiré par les cordes des bûcherons, vient s'abattre brusquement par terre.

LE RÉSULTAT DE LA VICTOIRE

L'aveu allemand. — Communiqué officiel allemand : 25 octobre, 19 h. 30.

« Près de Pinon et de Chavignon, cédant à la pression exercée pendant la matinée par les Français, nous avons dû ramener pendant la nuit nos éléments avancés dans la dépression de l'Ailette, derrière le canal de l'Oise à l'Aisne. »

A la date du 2 novembre le communiqué officiel français de 23 heures s'exprimait ainsi :

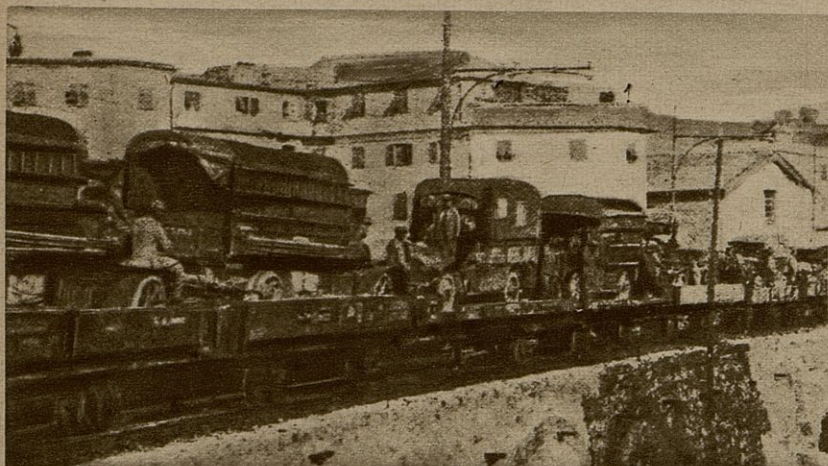
« Les conséquences de la victoire de la Malmaison ne se sont pas fait attendre. L'ennemi, menacé sur sa droite, pressé par notre infanterie, écrasé par notre artillerie, qui des positions conquises bombardait sans relâche ses organisations au sud de l'Ailette, a été contraint d'abandonner le chemin des Dames, auquel il se cramponnait depuis six mois. Sur un front de près de 20 kilomètres, depuis la ferme Froimont jusqu'à l'est de Craonne, nos troupes, descendant les pentes nord du chemin des Dames, ont occupé les positions allemandes sur une profondeur qui dépasse un kilomètre en certains endroits. »

« Les villages de Courtecon, Cerny-en-Laonnois, Ailles et Chevreux sont en notre possession. Nos patrouilles, tenant le contact avec l'ennemi, ont atteint l'Ailette entre Bray-en-Laonnois et Cerny. »

LES TROUPES FRANCAISES EN ITALIE



Voici un des épisodes de la manifestation de sympathie qui a accueilli nos troupes à leur arrivée à Milan.



Un convoi de matériel français se rendant au front italien.

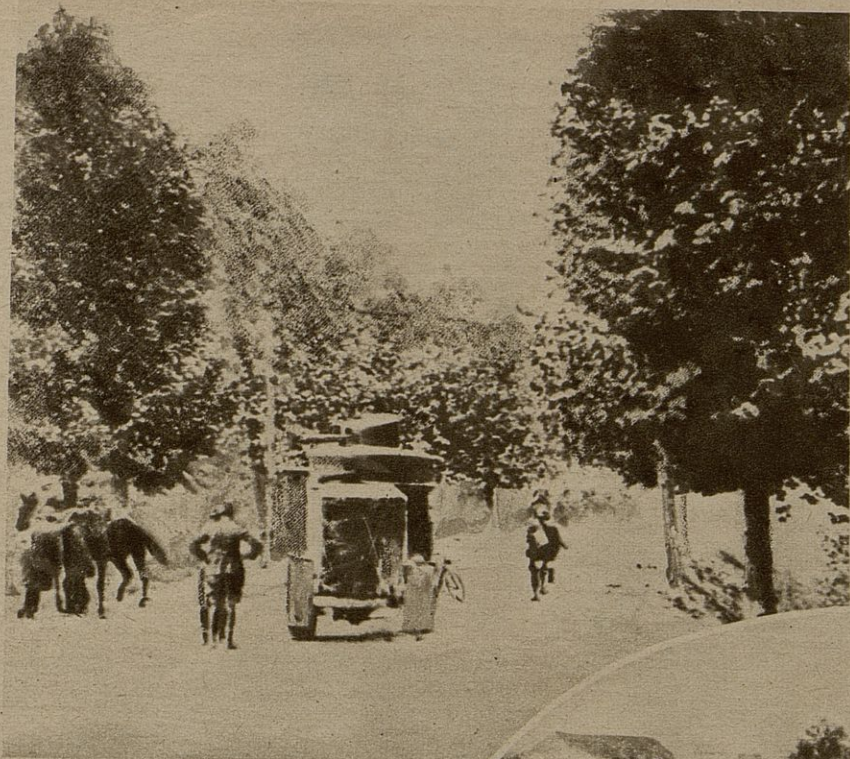


Des troupes françaises traversant une ville d'Italie.



Nos troupes envoyées au secours de nos alliés ont été accueillies en Italie avec d'enthousiastes démonstrations d'amitié, partout où elles ont passé. Ces photographies fixent quelques scènes de leur arrivée dans ce pays où les Français ne sont jamais allés qu'en libérateurs. A mesure qu'ils approchaient du front, nos soldats étaient émus par des tableaux qui leur rappelaient de cruels souvenirs. Les routes étaient encombrées de gens fuyant, comme ceux-ci, leurs foyers, plutôt que d'y vivre sous le joug ennemi.

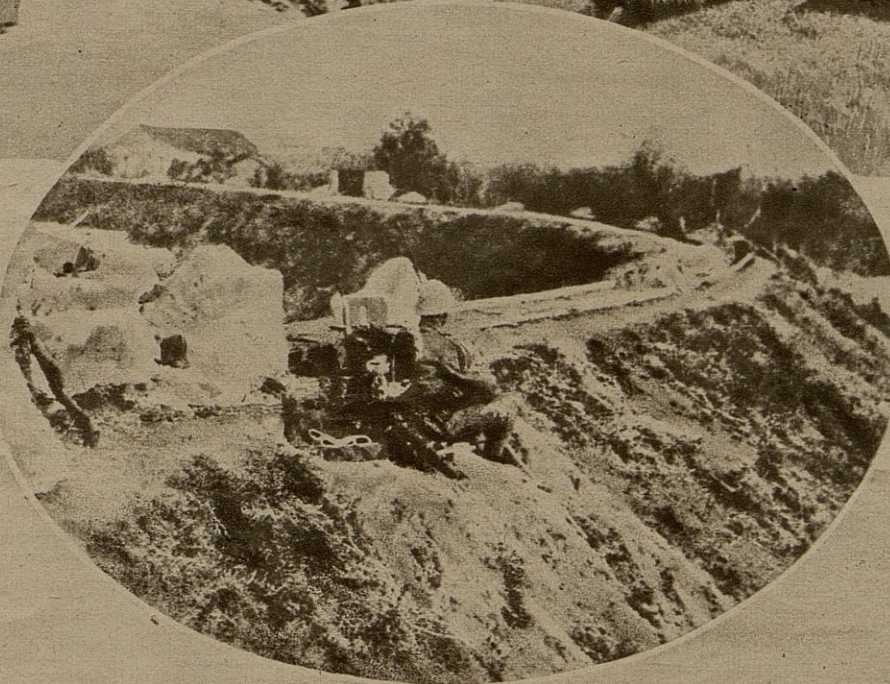
LA RETRAITE DE L'ARMÉE ITALIENNE



Les arrière-gardes de nos alliés ont constamment maintenu le contact avec l'ennemi. Partout où cela se pouvait, des automitrailleuses étaient postées comme celle-ci sur des routes, ne se repliant qu'après avoir épuisé leurs munitions, pour se mettre de nouveau plus loin en position de tir.

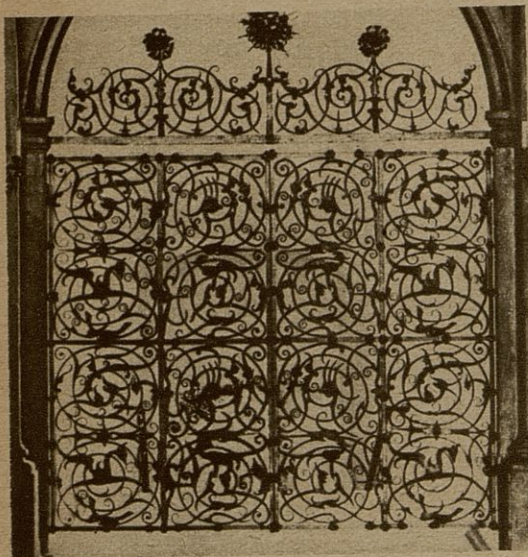


En arrivant aux haltes, les hommes accablés de fatigue se jetaient à terre n'importe où et s'endormaient comme des masses, pendant que la cavalerie, moins épuisée, assurait la sécurité des alentours par des patrouilles et des reconnaissances et veillait sur le repos du reste de l'armée.

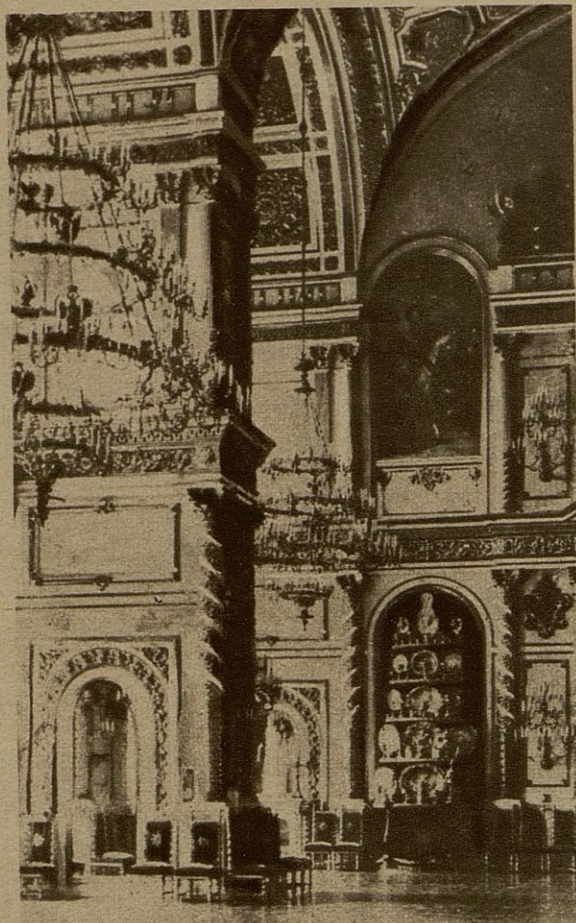


Les Italiens, surpris au mont Rombon après une violente offensive austro-allemande, exécutée par des forces bien supérieures à celles dont ils disposaient et au moyen de larges émissions de gaz toxiques, durent abandonner toutes leurs positions jusqu'à l'Adriatique et battre précipitamment en retraite jusqu'aux lignes sur lesquelles il leur fut possible de se reformer. Voici une partie de la III^e armée évacuant son secteur à l'est de l'Isonzo. Dans le médaillon, une mitrailleuse attendant l'arrivée de l'ennemi.

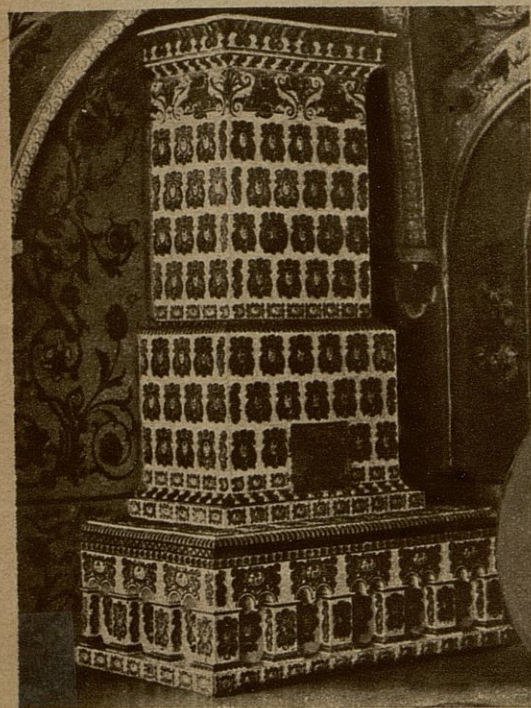
LE KREMLIN DE MOSCOU



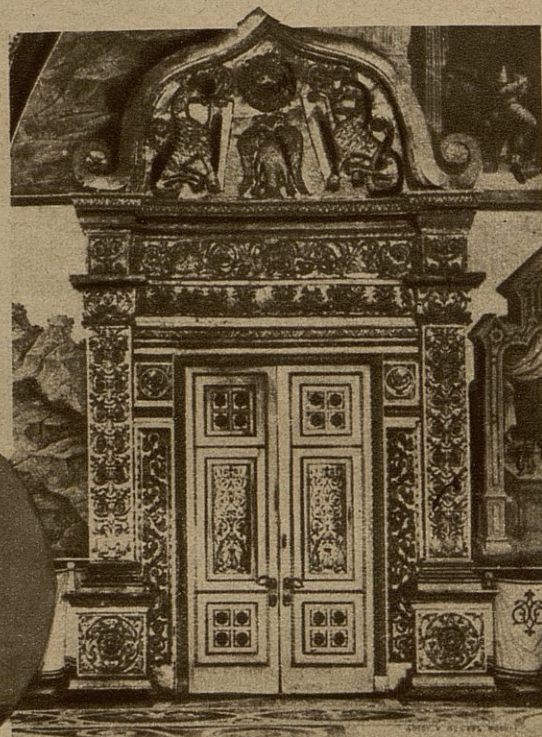
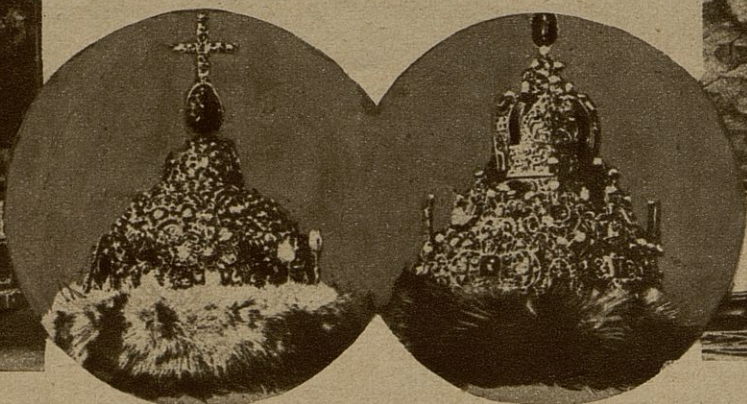
LA GRILLE DE L'ANCIEN PALAIS.



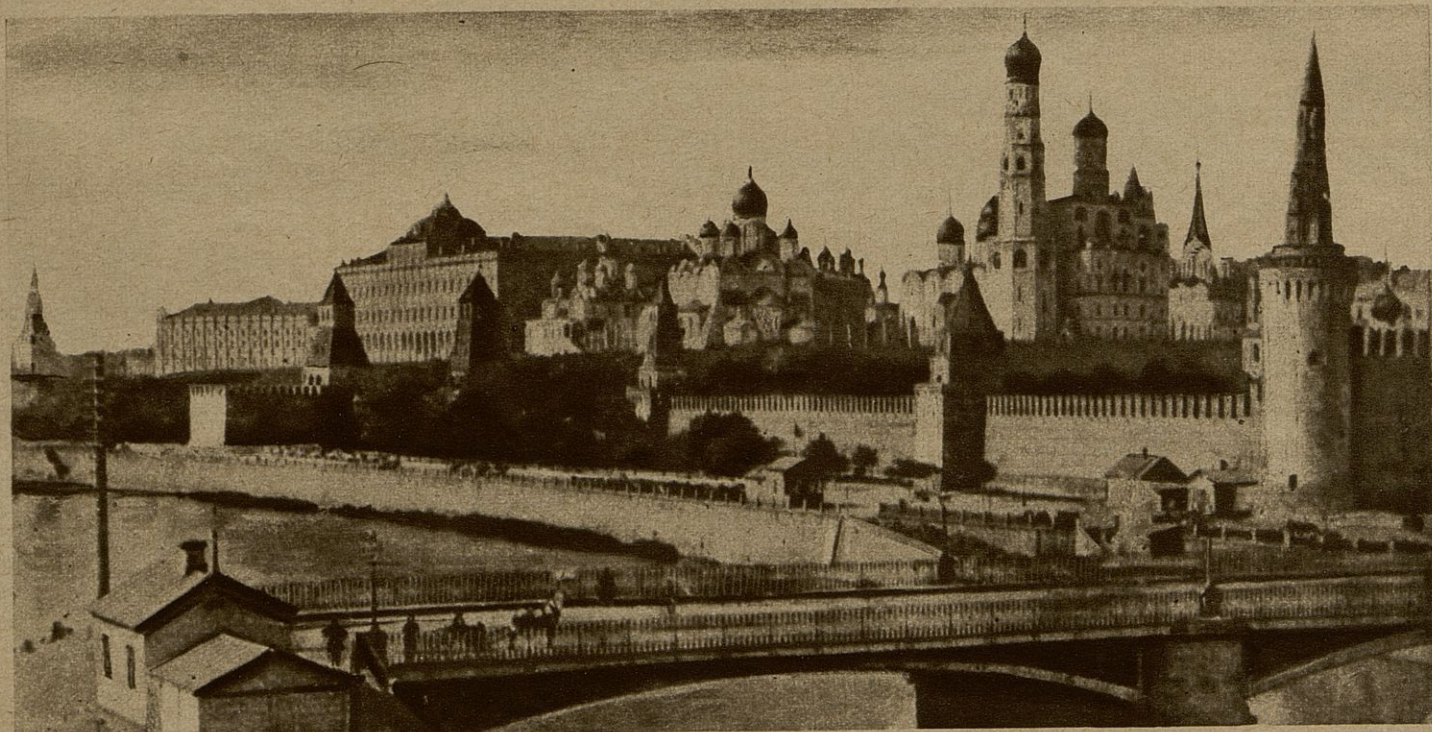
INTÉRIEUR DE L'ANCIEN PALAIS.



UN POËLE DANS L'ANCIEN PALAIS



PORTE DE LA SALLE GRANOVITAIA



Le Kremlin de Moscou est un des monuments les plus précieux de la Russie. Les tsars y résiderent. C'est une forteresse dont la vaste enceinte renferme une agglomération de palais et d'églises décorés avec un faste inouï. Le gouvernement républicain s'y est récemment installé et y a été attaqué par les maximalistes dont les obus, a-t-on dit, avaient détruit ces inestimables trésors archéologiques. Voici une vue du Kremlin. De chaque côté, le sceptre de Pierre-le-Grand. Dans les médaillons, les couronnes des tsars Ivan V et Michel.

UNE PRISE D'ARMES EN L'HONNEUR DE GUYNEMER



Le décor de la prise d'armes était grandiose dans sa simplicité. Elle avait lieu dans une plaine qui a été arrosée du sang de nos soldats et au fond de laquelle s'élèvent des collines qu'ils ont récemment reconquises. Les grands oiseaux de guerre, sortis de leurs hangars, correctement alignés sur le terrain, concouraient par leur présence à honorer la mémoire de Guynemer.



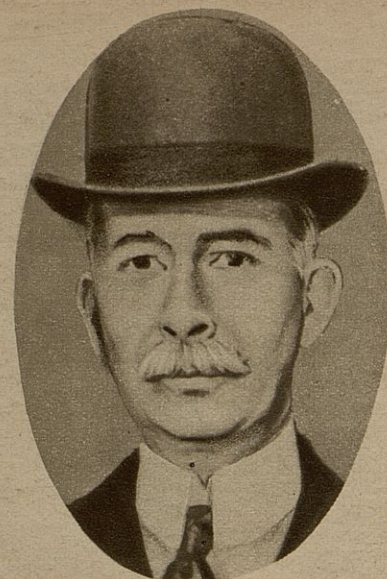
La mémoire de Guynemer vient d'être associée à une de ces impressionnantes cérémonies militaires dont se souviennent toujours ceux qui y ont assisté. Le 12 novembre avait lieu, sur le front de l'Aisne, en l'honneur du jeune héros trop tôt enlevé à l'admiration de la France, une prise d'armes au cours de laquelle ont été remises un certain nombre de décorations. On voit ici les deux drapeaux de notre aviation et celui de l'aviation américaine, devant lesquels ont défilé les troupes.



LE GÉNÉRAL SIR STANLEY MAUDE
le vainqueur de Bagdad
qui vient de mourir en Mésopotamie.



Les troupes britanniques, avec lesquelles coopère un détachement français, se sont emparées de Jaffa, dont nous donnons ici une vue.



LE COLONEL HOUSE
chef de la mission américaine
auprès des gouvernements de l'Entente.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — En Russie la situation est toujours aussi obscure. On n'en reçoit que des informations contradictoires. On a appris cependant de source sûre que le général Kaledine, à la tête des cosaques, qui sont fidèles à la cause de l'ordre, domine dans le sud de la Russie et s'oppose à tout ravitaillement de Petrograd tant que les anarchistes y seront maîtres. Ce général aurait pris la résolution de marcher avec ses troupes sur Petrograd dans le but d'y rétablir l'ordre, et le 21 novembre il était, suivant le consul américain à Tiflis, à 450 kilomètres de la capitale. A Petrograd se poursuit l'œuvre néfaste des maximalistes ; leur groupe, prétendant exercer le pouvoir, a lancé, le 21 novembre, un manifeste par lequel il invite les troupes du front à entrer en négociation avec les Boches en vue de la conclusion immédiate d'un armistice, qui serait suivi de pourparlers pour la paix.

MACÉDOINE. — Lutte d'artillerie, petites rencontres dans différents secteurs ; le 17 les Serbes ont réussi un coup de main et le 19 les Russes repoussaient une reconnaissance dans la région des lacs.



Dans la cour d'honneur des Invalides sont exposées différentes pièces du zeppelin L-49 capturé à Bourbonne-lès-Bains. Voici l'une des nacelles.

Des avions britanniques et grecs ont récemment bombardé Constantinople. Le *Gæben*, un autre vaisseau qui sert de logement à l'état-major allemand, le ministère de la guerre ont été atteints.

PALESTINE ET MÉSOPOTAMIE. — Les troupes du général Allenby ont occupé Jaffa le 17 novembre. La ville n'a été que peu ou point défendue. On annonçait, le 21, que Kuryet-el-Enab, à 9 kilomètres à l'ouest de Jérusalem, et Beit-Likikia, à 6 kilomètres à l'ouest de Bineh, sur la route Jérusalem-Shechem, étaient enlevés aux Turcs. Jérusalem se trouve ainsi à la merci du général Allenby. Ces événements causent à Berlin une grande émotion.

Les succès des alliés sur ce front et les brillants résultats de la campagne de Mésopotamie ont encore d'autres conséquences : ils ruinent, dans l'esprit des Ottomans, le prestige de l'Allemagne, qui a assumé en Asie la direction de la guerre sans pouvoir l'empêcher de mal tourner pour ses protégés. L'avenir du « Hambourg-Bagdad », grande porte de sortie de la Mitteleuropa sur la mer des Indes, est chargé de nuages.

On a annoncé la mort, le 18 novembre, de sir Stanley Maude, commandant en chef des troupes britanniques en Mésopotamie.

Rappelons à nos lecteurs que les mots supprimés dans chaque épisode de SUZY L'AMÉRICAINE seront articulés nettement sur l'écran dans les cinémas passant le film de l'Agence Générale Cinématographique, lors de la projection de l'épisode correspondant.



LE PAY YS DE FRAN CE
SIX EXPRESSIONS DE PHYSIONOMIE REPRÉSENTANT L'ARTICULATION DES SYLLABES "LE-PAY-YS-DE-FRAN-CE"

AVEZ-VOUS COMPRIS ?

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 162 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 5 et intitulé : « Les précautions contre les gaz ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

PRIME A NOS LECTEURS

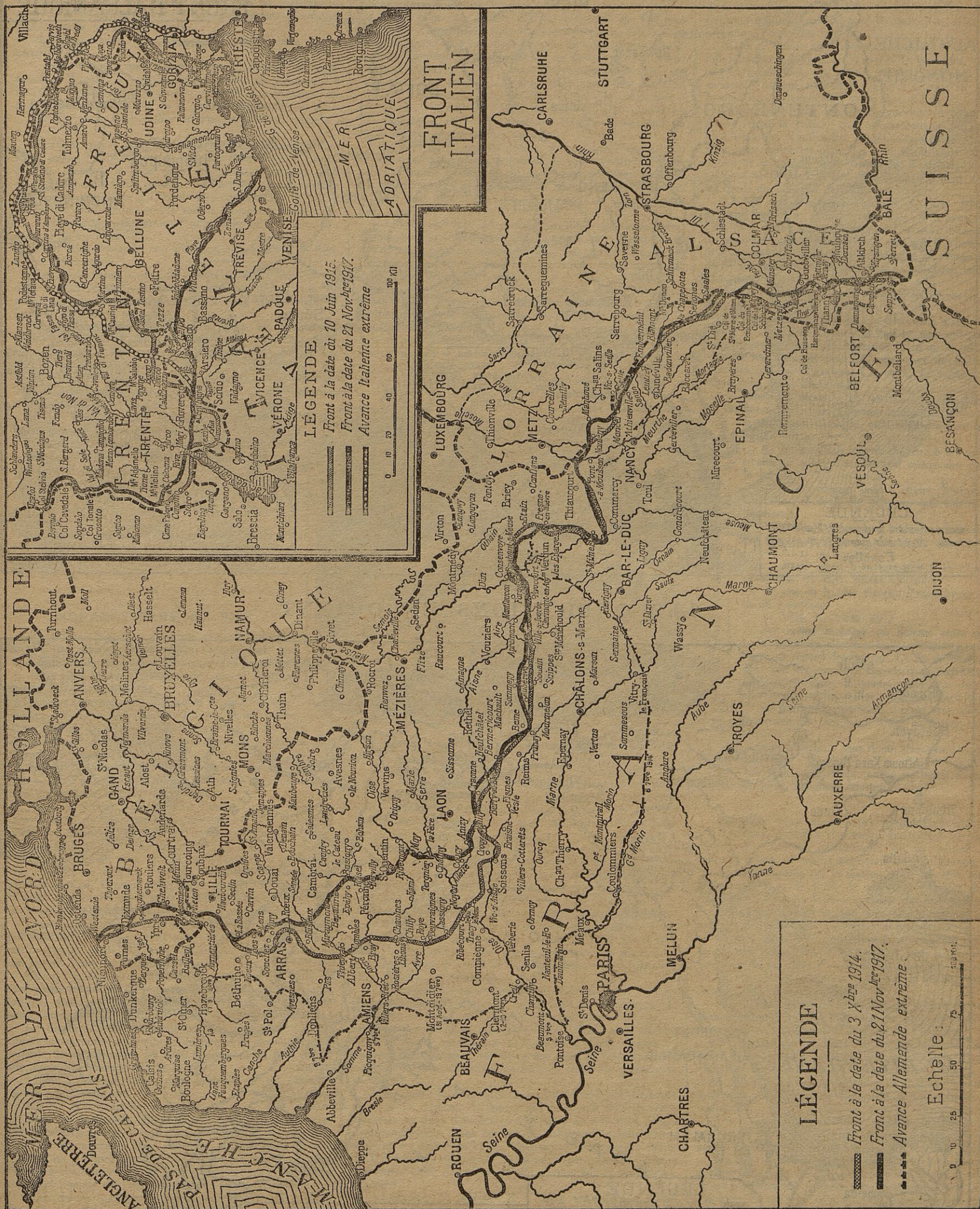
AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Voir conditions dans l'annonce page IV

Valeur : 25 Fr.

POUR 4^{fr.} 95

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT



— Colonel Morton, déclara Wickley, le serment que vous me demandez, je vous le donne de toute mon âme. Suzy a mon affection entière et vous savez que, depuis toujours, j'ai mis au service de la patrie tout ce que Dieu m'a donné de forces physiques et morales...

Les mains des deux amis, étroitement serrées, scellèrent ce pacte.

— Maintenant, dit Morton d'une voix qui haletait un peu, car la fin approchait, faites venir le lieutenant Rutledge. Ensuite vous m'amènerez Suzy...

Au jeune officier, le moribond se contenta de dire doucement :

— Mon ami, vous aimez Suzy. J'autorise le commandant Wickley à vous la donner le jour où vos cœurs, à l'un et à l'autre, seront d'accord, persuadé que je suis d'assurer le bonheur de sa vie en le confiant à votre amour...

Sa tête glissa sur l'oreiller, et dans un souffle il appela :

— !

Poussant vers la porte Rutledge tout ému, le commandant allait gagner l'appartement de la jeune fille, lorsqu'il l'aperçut qui pleurait, la face dans ses mains : surprise, plus qu'elle ne l'avait laissé paraître, de l'arrivée de son parrain, elle n'avait pu résister à l'angoissante curiosité qui la tenait et elle avait tendu l'oreille vers la chambre du moribond.

— Parrain !... ah parrain ! gémit-elle en se jetant dans les bras du vieil officier...

— Il vous demande, *my darling*, murmura-t-il en l'entraînant doucement.

La pauvre enfant s'effondra auprès du lit, la face enfouie dans les couvertures, tandis que la main déjà froide de son père errait dans un geste de caresse sur la chevelure de l'enfant tendrement aimée...

Comme il demeurait tout à coup inerte, en proie à une grande faiblesse, Wickley qui, du seuil, surveillait cette scène déchirante, vint prendre Suzy par la taille et l'entraîna hors de la chambre...

Alors, ce fut au tour de l'Arbi d'y pénétrer. Le commandant, sachant son dévouement sans bornes pour le colonel, n'avait pas cru pouvoir lui cacher l'état de son maître.

— Ils me l'ont tué ! gronda entre ses dents le brave garçon. Ils me l'ont tué !...

Respectueusement, il s'approcha du lit, s'agenouilla et posa ses lèvres sur la main glacée qui pendait hors des couvertures.

Après quoi, se redressant, le visage convulsé par la douleur et par la haine, il étendit le bras dans un geste de serment vers celui qui déjà appartenait à l'Eternité :

— Ils vous ont assassiné, mon colonel. Mais que l'A-bi subisse en enfer les tortures éternelles si, à dater de ce jour, il oublie un seul moment le serment qu'il fait de vous venger !

II

MORALÈS PÈRE ET FILS

La « Gran Sonora » était une sorte de colossale maison des champs, mi-ferme, mi-château fort, qui formait le centre d'un vaste domaine exploité non loin de Vera-Cruz, pour le compte du colonel Morton, par le *senor* José Moralès.

Ancien commerçant, Mexicain mâtiné d'Allemand par sa mère, Moralès, par son acte de naissance, était citoyen de la république mexicaine, mais ses goûts comme son tempérament le portaient vers la plus Grande Allemagne.

Son fils, Manuel, avait fait toutes ses études à Heidelberg et avait rapporté à la maison paternelle un enthousiasme sans bornes pour la kultur germanique.

Mais ils étaient trop prudents, l'un et l'autre, pour rien laisser percer de leurs sentiments intimes, avant de savoir de quel côté soufflerait le vent qui devait pousser grand train leur cupidité ou leur ambition...

Ce n'est pas en vain, quand on a l'instinct d'un coquin, que l'on vit en contact avec de colossales richesses ; du premier jour où il avait accepté la gérance de la « Gran Sonora », Moralès ne l'avait considérée que comme une étape vers la situation à laquelle aspirait sa cupidité.

Quant à Manuel, rongé d'ambition, c'était vers un avenir politique que son esprit était tourné ; seulement, il n'ignorait pas qu'un avenir politique, auquel une grosse fortune ne sert pas de base, est forcément limité.

Donc, l'un et l'autre attendaient — sans prévoir toutefois sous quelle forme elle se présenterait — l'occasion favorable, lorsque, soudain, était parvenue à la « Gran Sonora » une lettre annonçant la mort de Morton...

La disparition du riche propriétaire ouvrait à leurs ambitions un horizon illimité : au lieu d'un homme averti, capable de se défendre, Moralès allait avoir en face de lui une jeune fille ignorant tout de la vie.

Quant à Manuel, cette mort ravivait en lui tous les espoirs ; seulement...

Ah !... il y avait un seulement.

Dans les universités allemandes, il avait pris des habitudes de libertinage qu'il avait apportées sous le toit paternel. Bien de sa personne, beau phraseur, sachant, pour l'avoir pratiqué en Europe, comment on enjole les filles coquettes, Manuel n'avait pas eu grand-peine à trouver dans le nombreux personnel féminin de l'exploitation des sujets d'aventure.

Mais depuis quelque temps, le don Juan de la « Gran Sonora » s'était laissé aller aux douceurs d'une conquête qui ne ressemblait en rien aux précédentes.

Paquilla Curumillo était une Cubaine dont les parents, ruinés par la guerre avec les Etats-Unis, avaient émigré au Mexique dans l'espoir d'y refaire leur fortune ; mais les circonstances ne leur avaient pas été favorables et la mère

était morte de consommation, peu de temps après que son mari eut succombé à la peine.

Paquilla, demeurée seule, avait dû accepter un emploi à la « Gran Sonora », où elle était chargée de surveiller, en qualité de contremaîtresse, le travail des femmes employées à la sucrerie ; contrainte par son emploi à de fréquents rapports avec Manuel, ça avait été, pour celui-ci, l'occasion de remarquer la jeune fille.

Mais, bien que flattée par la recherche de l'élégant séducteur, Paquilla lui avait déclaré tout net qu'elle n'était point de celles que l'on peut prendre en guise d'amourette et qu'il eût à passer son chemin s'il ne devait pas lui laisser entrevoir la possibilité de devenir la compagne de sa vie.

Loin d'être rebuté par cette déclaration, Manuel avait continué à lui faire si ardemment la cour, qu'elle s'était mise à l'aimer de tout son être. Mais du jour où s'était produit ce qui fatalement devait se produire, Paquilla avait fait au jeune homme la déclaration suivante :

— Manuel, je me suis donnée à vous, parce que j'ai eu foi dans vos promesses ; seulement, je vous avertis que je ne suis pas femme à supporter ni un mensonge ni une trahison. Je suis d'une race chez laquelle la haine confine à l'amour.

Il s'était mis à rire, pensant à part lui : « On verra bien... »

Mais le souvenir de cette menaçante déclaration jetait maintenant une ombre sur l'horizon ensoleillé qu'avait ouvert devant lui la mort du colonel Morton. En captant le cœur de l'héritière, il pourrait peut-être, du même coup, mettre la main sur sa colossale fortune.

Mais il y avait Paquilla, qui menaçait d'être gênante... Il est vrai qu'il avait appris en Allemagne, une fois assigné un but, à ne guère s'embarasser des moyens d'y atteindre.

Or, une après-midi qu'étendu sur son hamac, dans un coin du parc, il écoutait son amie assise près de lui qui chantonnait une romance de son pays, un bruit de cavalcade frappa son oreille.

— Des visiteurs qui nous arrivent, fit-il insouciant.

Haussée sur la pointe de ses pieds, elle regarda :



— Jésus, s'exclama-t-elle méprisante, on dirait des Gringos ! Oui, oui... je reconnais leur uniforme !...

Et tout de suite, sa surprise croissant, elle ajouta :

— Dieu me pardonne !... il y a une femme parmi eux !

Intrigué, Manuel se leva et demeura tout saisi en apercevant, mettant pied à terre au milieu d'un groupe de cavaliers américains, une femme de tournure désinvolte dans sa tenue de cheval.

Moralès, incliné devant elle, la saluait avec une déférence servile qui fut un coup de lumière pour Manuel.

S'élançant, il arriva juste à temps pour se faire présenter par son père à miss Morton : c'était en effet Suzy qu'accompagnait le commandant Wickley et Bob Rutledge.

Depuis la mort de M. Morton, vainement avait-on enquêté pour retrouver ses meurtriers et plusieurs mois s'étaient écoulés ainsi lorsque soudain était parvenu à Suzy un mystérieux billet l'avisant que si elle était toujours disposée à venger son père, c'était à la « Gran Sonora » qu'il lui fallait aller chercher ses assassins.

On imagine l'émotion provoquée chez la jeune fille par un semblable avis, malgré le scepticisme de Wickley et de Rutledge, en raison de l'anonymat de son auteur.

Mais miss Morton, encouragée par l'Arbi, avait déclaré un beau matin qu'elle partait pour la « Gran Sonora », estimant indispensable, ne fût-ce que pour la défense de ses intérêts, de faire connaissance avec le fondé de pouvoir de son père...

Vainement, le commandant avait-il tenté de la détourner de ce projet, arguant du danger que présentait un tel voyage à travers un pays dont les circonstances accroissaient l'insécurité coutumière. Sous couleur de politique révolutionnaire, en effet, les agents du kaiser, obéissant à une consigne partie de l'ambassade allemande de Washington, avaient, depuis des mois, semé des ferments de révolte qui commençaient à germer.

Néanmoins, en présence de l'énergique résolution manifestée par Suzy, le commandant s'était incliné ; mais profitant de ce qu'à la suite d'un accord intervenu entre le gouvernement de Washington et celui de Mexico, une colonne de cavalerie venait de recevoir l'ordre de patrouiller en territoire mexicain, il avait résolu de faire escorter par les soldats de l'U. S. la jeune fille jusqu'au terme de son voyage.

Bob Rutledge, bien entendu, s'était vu attribuer le commandement de ce détachement et Wickley, en sa qualité de tuteur, avait accompagné la jeune fille.

Quant à l'Arbi, il était là, lui aussi, avec la mission, secrètement confiée par Suzy, de chercher une piste qui pût mener la découverte de la vérité.

Cette vérité, il l'eût connue dès le soir même de l'arrivée de la petite troupe à la « Gran Sonora », si les circonstances l'eussent conduit, aussitôt sonné le couvre-feu, chez un certain Domingo Ybarragua.

Celui-ci tenait un cabaret, où il lui était loisible de rafler contre des liqueurs frelatées la paie des travailleurs. Chez lui, *vaqueros*, agriculteurs, mineurs, tout en buvant force anisette, jouaient aux cartes jusqu'à ce que la trompe du gardien de nuit annonçât l'heure du coucher.

Alors, quand tous avaient regagné leur lit, dans une pièce retirée, dont la fenêtre était soigneusement calfeutrée, une demi-douzaine d'individus se réunissaient, non pour boire, mais pour agiter les plans les plus formidables. Parfois, au milieu de la chaleur de la discussion, il arrivait que l'idiome du pays se ponctuât d'expressions qui sentaient d'une lieue les bords du Rhin ou de la Sprée...

Or, le soir même de l'arrivée de Suzy Morton à la « Gran Sonora », chez le cabaretier Ybarragua la réunion était plus agitée que de coutume. On avait beaucoup parlé de la révolution qui éclaterait — avait assuré Ybarragua — si le gouvernement de Mexico faisait mine de permettre à celui de Washington de s'immiscer dans la politique intérieure du Mexique.

Mais tout à coup l'un de ceux qui se trouvaient là frappa du poing sur la table, s'écriant :

— Des couleurs, tout ça !... Pourquoi mentir ? Pancho Lopez et ceux pour lesquels il agit se moquent pas mal de la politique intérieure du Mexique ! Ce qu'ils veulent c'est occuper les Yankees pour les empêcher de mettre le nez dans les affaires d'Europe. La voilà, la vérité ! Voyons, est-ce cela, *senor* Hustein ?

— Possible, répondit en espagnol, mais avec un fort accent tudesque, l'homme interpellé. Mais il y a en Europe, *ami* Cuchillo, un proverbe qui dit que « trop parler nuit ».

— Le meilleur moyen de rendre les gens muets, ricana un autre, c'est de leur mettre des piastres sur la langue...

— C'est comme pour l'affaire Morton, insinua Cuchillo ; il avait été convenu que chacun de nous toucherait.

— Assez ! interrompit rudement Hustein, il y a des paroles que Pancho n'aime pas qu'on prononce...

— Alors qu'il paie...

— Il en serait bien empêché : la caisse de la révolution est vide, ricana Cuchillo.

Autour de lui les visages s'assombrirent et quel-qu'un s'exclama :

— Vide !... es-tu sûr ?

Au même moment, un homme entra qui — la porte refermée derrière lui — promena sur l'assistance un regard dominateur. Coiffé du chapeau national, dont le large bord assombrait devantage encore son teint olivâtre, il montrait une face dure, qu'une épaisse moustache, taillée en brosse, barrait rudement.

— La caisse est vide... c'est vrai, déclara-t-il ; heureusement, moi, j'ai trouvé un moyen de la remplir...

— Le *senor* Pancho a sans doute découvert un Pactole ! ricana Cuchillo.

— Oui, *ami*, un Pactole, arrivé ce tantôt à cheval, en croupe de miss Suzannah Morton...

La venue inopinée de Suzy avait déconcerté Moralès.

Il n'était, en effet, rien moins que prêt à fournir à l'héritière des comptes satisfaisants de sa gestion : depuis qu'avait éclaté le conflit qui ensanguinait l'Europe, le colonel Morton, absorbé par la réalisation de son rêve magnifique n'avait guère eu le loisir de surveiller Moralès et celui-ci en avait profité pour faire à la caisse des emprunts profonds.

Il se trouvait donc en fort mauvaise posture et il n'avait pu faire autrement que de confier sa situation à son fils.

Manuel avait frémi en songeant au scandale qui pouvait ruiner son rêve doré. Sans toutefois rien laisser deviner à son père de ses projets — la kultur allemande ayant fait de lui un être de dissimulation — il s'était déclaré prêt à tout pour le sortir d'embarras.

Avant toute chose, il importait de gagner du temps et, séance tenante, il avait improvisé un programme de distractions propres à détourner l'attention de l'héritière.

C'est ainsi qu'au cours de l'après-midi du lendemain, après avoir donné à la jeune fille le spectacle d'un de ces exercices équestres auxquels excellent les gens du pays, il avait préparé une course de taureaux destinée à faire valoir aux yeux des étrangers l'habileté et la crânerie de ses *vaqueros*...

Un incident imprévu devait troubler la fête et augmenter le sentiment de jalousie qui, du premier abord, avait germé dans l'âme de Manuel contre le lieutenant Rutledge.

La course terminée, celui-ci conversait à l'écart avec quelques hommes de son détachement, quand soudain derrière lui s'éleva une clameur : se retournant, il vit la foule se précipiter de son côté, en manifestant une indicible épouvante. Presque aussitôt, émergeant d'un nuage de poussière, un taureau apparut, fonçant devant lui, tête basse, cornes prêtes à l'attaque...

— *Sangre di Cristo !* hurla quelqu'un à côté de l'officier, c'est le *novio* qu'ils ont laissé échapper.

(Voir la suite au dos.)

Rutledge, aussitôt, faisant volte-face, courut droit à l'animal, criant à Suzy :

— Venez à moi !... à moi !...

La jeune fille, maintenant loin derrière la foule, était le but que, dans sa fureur, la brute s'était assigné.

Obliquant à gauche, elle piqua droit sur l'officier ; mais bientôt les jarrets fauchés par l'angoisse et la fatigue, elle chancela et s'abattit.

Rutledge, la dépassant, se rua à l'attaque de l'animal, dont les naseaux fumants balayaient le sol de leur souffle.

Interloquée par une semblable audace, la brute s'arrêta fixant sur son ennemi ses yeux injectés de sang ; puis elle baissa la tête, prête à l'assaut.

Profitant de cet instant, l'autre lui sauta aux cornes...

Le *novio* se secoua pour se débarrasser de son adversaire ; celui-ci raidit ses muscles et réussit à tordre le cou de l'animal ; puis, d'un geste brusque il le tordit presque aussitôt dans le sens contraire, provoquant chez la brute une telle douleur, qu'elle perdit l'équilibre et s'écroula. Le jeune homme l'y maintint durant que les *vaqueros* accouraient pour s'emparer du monstre, qu'ils ramenaient pantelant et écumant au corral.

Déjà Suzy était auprès de Rutledge et lui serrait les mains avec effusion, s'exclamant :

— Oh ! Bob ! Vous pouviez vous faire tuer !

— Aucun danger, je vous assure, miss Morton, affirma l'officier... Le coup m'a été enseigné par un *afficionado*, qui l'avait vu pratiquer plusieurs fois dans les élevages...

Se tournant ensuite vers Manuel et son père qui, du bout des lèvres, le félicitaient, eux aussi, Rutledge ajouta :

— Je n'ai certes pas la prétention d'apprendre ce coup-là à ces messieurs, qui doivent le connaître bien mieux que moi.

Et, offrant son bras à Suzy, il s'éloigna, laissant Manuel se remettre de son émotion : miss Morton massacrée, ç'eût été son rêve de fortune anéanti...

Mais, tandis que Manuel bénissait à part lui ce fameux « coup » auquel la jeune fille devait la vie, José Morales, lui, envoyait *in petto* à tous les diables ce « coup » sans lequel il eût été débarrassé de cette gênante héritière.

Peut-être, après tout, n'était-ce point par inadvertance que le gardien du taureau avait rendu la liberté à la brute farouche.

Qu'en pouvait-on savoir ?...

III

AMOUR, QUAND TU NOUS TIENS...

La soirée avait été brillante : pour honorer l'héritière, José Morales avait convoqué les plus notables *hacenderos* du voisinage et Paquilla, qui jouissait d'une réputation de danseuse à vingt milles à la ronde, avait exécuté avec succès quelques-unes de ses plus savantes *habaneras*. Inquiète de l'arrivée de miss Morton, la Cubaine avait voulu, en présence de l'étrangère, triompher aux yeux de Manuel. Mais le jeune homme avait paru ignorer sa présence et même lorsque, dans une figure dernière, elle s'était sagement rapprochée de lui, comme pour lui faire hommage de toute sa grâce, il avait affecté de tourner la tête.

Alors, un sentiment nouveau — la jalousie — s'était glissé en elle ; elle s'était retirée en jetant à la nouvelle venue un regard où luisait une haine naissante...

Si la pauvre Paquilla, cependant, eut pu lire dans le cœur de Suzy, elle eût compris son injustice.

Miss Morton, en effet, durant les quelques heures écoulées depuis le dramatique incident de la journée, avait regardé en elle-même et était demeurée véritablement effrayée. Ce qu'elle n'avait cru être jusque-là que de l'amitié, voilà que la crânerie du jeune homme, son mépris du danger lui révélait tout à coup être de l'amour.

Elle aimait Rutledge !... Et elle constatait avec effroi que pour la première fois le souvenir du serment fait par elle de venger son père avait fui son esprit...

Trahison véritable à l'égard de celui qui n'était plus ; et tandis que dansait Paquilla, elle avait pris une résolution.

Se glissant hors des salons, elle réussit à joindre l'Arbi :

— Tu selleras Tribbly, commanda-t-elle, et tu m'attendras à la porte des communs, aussitôt le couvre-feu.

Et sans lui laisser le temps de demander une explication, elle tourna les talons ne remarquant pas que derrière un pan de mur quelqu'un se tenait, embusqué dans l'ombre...

D'un pas furtif, elle regagnait l'habitation l'esprit soulagé d'un remords par ce coup d'énergie.

Dans sa naïveté elle s'imaginait, la pauvre, qu'en fuyant Rutledge elle s'affranchirait du même coup de l'emprise si rapidement mise sur tout son être par l'amour !

Elle allait franchir le seuil de l'habitation, quand soudain le lieutenant se dressa devant elle.

Étonné, presque inquiet de la disparition de la jeune fille, l'officier l'avait suivie de loin et, l'ayant vue conférer avec l'Arbi puis revenir sur ses pas, il l'avait attendue...

— Miss Suzy, murmura-t-il, ne trouvez-vous pas comme moi que cette nuit est délicieuse ?

Doucement, sans qu'elle eut la force de lui résister, il l'entraînait à travers la cour ; non loin, un vieux puits leur offrait sa margelle en guise de siège ; ils s'y assirent et, durant un moment, ils demeurèrent côte à côte, muets, tout entiers sous le charme qui tombait de la voûte étoilée.

Cependant, elle s'était ressaisie et elle allait lui parler, lui dire la vérité, lorsqu'elle vit apparaître Manuel qui, lui aussi, l'avait suivie et se dirigeait de leur côté.

Irritée d'être ainsi surprise, elle s'éloigna. Le mal était

plus grand encore qu'elle ne l'avait tout d'abord appréhendé : elle n'en voulait pour preuves que son émoi quand Rutledge lui avait pris la main et le frémissement qui l'avait secouée, lorsque le jeune homme avait si doucement prononcé son nom.

Vivement, elle gagna son appartement, troqua ses vêtements de soirée contre son habit de cheval et, sur la pointe des pieds, revint dans la cour où devait l'attendre le créole...

Mais comme déjà elle l'apercevait de loin tenant Tribbly en bride, soudain Suzy se sentit enlacée par deux bras qui rudement se nouèrent autour de sa poitrine, l'étouffant...

Elle voulut crier, une main lui scella les lèvres ; elle tenta une défense énergique, des jambes crochetèrent les siennes et l'étendirent à terre : là, en un clin d'œil, elle fut bâillonnée, ligotée et empoitée.

Au bruit de la lutte, l'Arbi s'était retourné et accourait de toute la vitesse de ses jarrets... mais trop tard pour pouvoir s'opposer au rapt de sa maîtresse.

Avant d'avoir pu se reconnaître, il fut garrotté d'un lasso, dont l'extrémité fut fixée à la selle d'un cavalier et celui-ci partant au galop, le malheureux se trouva culbuté, traîné sur le sol, où il rebondissait comme une balle...

Cependant, comme il n'était pas garçon à perdre la tête, il travaillait à se dégager de ses liens, si bien qu'au bout de quinze cents mètres, ayant recouvré sa liberté, il s'enfuyait et regagnait la « Gran Sonora ». La première personne qu'il y rencontra fut Rutledge, mélancoliquement assis sur la margelle du puits où Suzy l'avait abandonné.

Mis au courant du drame, l'officier saisit son browning et, par deux fois, le déchargea en l'air, ce qui était bien le moyen le plus rapide de donner l'alarme.

Quelques secondes plus tard, en effet, le commandant Wickley, le *senor* Morales et son fils, ainsi que les hommes du détachement se trouvaient groupés autour du lieutenant.

Et presque instantanément les cavaliers, guidés par l'Arbi, se ruaient hors de la cour.

Comme bien on pense, les ravisseurs de miss Morton poussaient leurs chevaux.



A leur tête galopait Pancho Lopez ; le coquin avait tenu la parole donnée à ses complices chez Ybarragua : en enlevant la riche héritière, il travaillait à remplir la caisse de la révolution, la jeune fille étant un précieux otage, qui ne serait relâché que contre une importante rançon...

Le tout était de mettre la prisonnière à l'abri des recherches de ses amis.

On allait donc un train d'entrer à travers une région chaotique qui exigeait des montures la sûreté de pied des mulets et l'élasticité de jarret des chèvres...

Enfin, la troupe fit halte chez la veuve d'un contrebandier pendu peu de temps auparavant par les autorités américaines de la frontière pour avoir introduit des explosifs dans l'Etat du Texas...

Toute dévouée à la cause soutenue par Pancho, elle avait abandonné son logis aux révolutionnaires pour en faire leur quartier général.

Des caveaux, habilement dissimulés dans le roc, contenaient les armes et les munitions secrètement amenées en vue du soulèvement, depuis longtemps préparé.

C'est dans l'un de ses caveaux que la prisonnière avait été enfermée pendant que, dans une pièce voisine, Lopez et ses hommes, groupés autour d'une carte étalée sur une table boiteuse, délibéraient.

La porte tout à coup s'ouvrit violemment et un cavalier entra :

— Alerte ! Ces coquins de Yankees ont retrouvé la piste et galopent vers nous.

Pancho réfléchit durant quelques secondes, puis, d'un doigt impérieux désignant une demi-douzaine d'hommes :

— Hustein, ordonna-t-il, d'un temps de galop gagne avec ceux-ci le gué Argentino et barre-le d'une roche ; trouvant le passage intercepté, ces démons devront aller chercher le gué Pequeño... Cinquante milles à faire... cela nous donnera le temps de souffler...

Déjà, les hommes s'étaient rués vers la porte, et quelques secondes plus tard, s'entendait au dehors une galopade.

De nouveau penché sur la carte, Pancho poursuivait ses explications aux hommes attentifs :

— De combien de monde dispose Alvira au camp de Loquerez ? interrogea-t-il tout à coup.

— Environ de deux mille piétons et de quinze cents cavaliers...

Alors Pancho dicta à l'un de ses hommes qui, sur un geste de lui, avait sorti un stylo de sa poche :

« On attaquera cette nuit : aussitôt le signal lancé du pic Alvicio, Alvira enverra, par le chemin des Gorges, cinq cents hommes surprendre les avant-postes de Discovery. »

« Cette troupe franchira la frontière à Bill's Hill et descendra par le chemin muletier d'Esquimillo... Au bas de la pente, elle sera rejointe par la cavalerie qui aura pris par la droite, de façon à encercler Discovery du côté du chemin de fer. Les mille hommes restants, sous le commandement direct d'Alvira, donneront l'assaut à la ville. »

Il conclut d'une voix impérative :

— C'est tout... maintenant, Hermonio, en selle et crève ton cheval s'il le faut, mais sois au camp d'Alvira avant le lever de la lune...

Le messager sorti, Pancho promena sur ses compagnons un regard railleur :

— Je crois que les gens de Discovery vont passer cette nuit quelques moments agréables en compagnie de la société de choix que je leur adresse.

Ses paupières eurent un plissement cruel et il grommela entre ses dents :

— Car il ne faut pas, camarades, qu'aucun être vivant s'échappe de Discovery... Là-bas, en Europe, ils traitent les Allemands de Huns !... les Huns ne laissent, partout où ils passaient, que cadavres et que ruines. Ne démentons pas de ces ancêtres et faisons la guerre comme la fait la grande Allemagne.

Une voix objecta timidement :

— Savez-vous, colonel, que les hommes d'Alvira ont déclaré hier qu'ils ne marcheraient pas avant d'avoir reçu l'arriéré de leur solde ?

— Leur solde ! grogna Pancho, sourcils froncés, c'est à Discovery qu'ils la trouveront...

— Mais pour prendre la ville, il faut qu'ils veuillent marcher.

— Tu es sûr de ce que tu avances ? fit-il.

Assénant sur la table un coup de poing furieux :

— Aussi sûr que voici un verre d'anisette.

Une galopade folle s'entendit au dehors et presque aussitôt, Hustein entra en coup de vent.

— Les Yankees ont fait sauter à la dynamite le bloc dont nous avions barré le rio Argentino... Ils doivent, en ce moment, atteindre à la crête qui domine le campement du Los Huascos... Peut-être vont-ils attaquer... Quels ordres ?...

Attachant sur le nouveau venu un regard froid :

— Du calme, Hustein, recommanda Pancho, du calme... les Yankees n'attaqueront peut-être pas.

Puis, à un autre :

— Ecris, dit-il... « Commandant Wickley. — Miss Morton, présentement entre les mains de l'armée de la révolution, ne vous sera rendue qu'à deux conditions : *primo*, envoyez-moi un de vos hommes porteur d'un chèque à vue de quarante mille dollars ; *secundo*, cette petite formalité remplie, tournez bride et repassez au plus vite la frontière. »

« Nous voulons bien, pour cette première fois, nous contenter de vous donner cette leçon ; mais n'y revenez pas, car il pourrait vous en cuire... Si ces conditions vous agréent, agitez un mouchoir blanc... sinon, tirez un coup de feu... Nous agirons en conséquence. »

— Ayant relu le billet, Pancho le tendit à Hustein.

— Puisque tu connais l'emplacement où les Yankees ont fait halte, attache ce message à une pierre et arrange-toi de façon à ce qu'il leur parvienne rapidement.

Hustein sortit.

— Et maintenant, Cuchillo, interrogea-t-il narquois, penses-tu que les hommes d'Alvira consentiront à marcher sur Discovery ? Sera-ce assez de quarante mille dollars pour leur payer ce qui leur est dû ?...

Il riait farouchement, voyant déjà par la pensée la scène de carnage qu'il préparait, tandis qu'à ses oreilles tintaient les dollars représentés par la rançon de miss Morton...

« Entre la coupe et les lèvres, dit un proverbe français, il y a souvent place pour un malheur... ou une surprise. »

Comment Lopez eut-il pu se douter qu'en ce moment même sa prisonnière travaillait, en dépit de la vigilance des sentinelles, à lui démontrer l'exactitude de ce proverbe ?

Il lui aurait fallu, pour cela, être doué de seconde vue et surtout escompter à leur juste valeur l'ingéniosité de l'Arbi et la crânerie de « miss Captain ».

(A suivre.)



L'ARBI

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917.

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 7 décembre.